



La montée des populismes :
inexorable ?



Rizières
en péril aux Philippines



Grégoire Polet,
du Brabant wallon
au roman
des grandes villes

BELGIQUE - BELGIE
P.P.
LIEGE X
9/249

L'appel

Le magazine chrétien de l'événement



Faire du théâtre pour poser et aider à poser des questions critiques, voilà le beau projet de vie de David Murgia. Pour cet artiste belge prometteur et engagé, actif au théâtre comme au cinéma, la soif de justice sociale n'est pas un vain mot.

David Murgia, comédien en quête du sens



Demain, l'islam d'ici sera-t-il
noir-jaune-rouge ? (p. 6)

Contre la crise, essayer
la « collapsologie » (p. 10)

Les « politiques temporelles »
aménagent le temps
pour le meilleur (p. 12)

Avec ses hauts et ses bas,
la vie fait tantôt sourire tantôt douter

Des livres et vous

Joseph habite depuis longtemps la banlieue verte d'une ville wallonne, dans une rue paisible aux maisons individuelles et coquettes des années septante. En bas de la rue, c'est une cité, assez reconnaissable à ces petites maisons attenantes et toutes pareilles. D'après ce que l'on en dit ou n'en dit pas, entre les habitants du haut et du bas du quartier, il n'y a pas de heurts particuliers. Mais pas non plus de liens bien affirmés. Jusqu'il y a seulement quelques mois, on ne croisait généralement que peu de piétons dans la rue. Puis quelque chose a changé : autour de la maison de Joseph, on observe maintenant un sympathique remue-ménage. C'est que, devant son habitation, l'homme a placé, bien en évidence, une curieuse armoire. Une boîte à livres. L'idée est venue à Joseph pendant ses vacances en France, où la pratique existe depuis quelque temps déjà et connaît un beau succès. Chez les voisins français, les boîtes sont placées généralement sur la place du village et dépendent d'une initiative municipale. Pour Joseph, quelques planches, un peu de peinture et le tour a été joué. Le principe est simple : les voisins, mais aussi tous ceux à qui le cœur en dit, qu'ils soient ou non du coin, peuvent y déposer un ou plusieurs livres ou venir en chercher. À moins qu'ils ne conjuguent les deux opérations, ce qui augmente le choix et favorise les échanges. Le tout en self-service et gratuitement. L'idée de la lecture partagée rencontre un grand succès dans le quartier et parfois bien au-delà. À tel point que Joseph a dû tripler récemment le volume de sa bibliothèque de plein air. Il n'a pas attendu que

les institutions réputées compétentes se chargent de créer ces coins de lecture particulièrement publique. Il espère aussi que dans d'autres quartiers de son village, des habitants comme lui, un peu habiles de leurs mains, se laisseront toucher par ce virus qui crée du lien et ne coûte rien.

INCOMPATIBILITÉ FRONTALE

À la tête de la rédaction de la revue française *Témoignage Chrétien*, il y a une femme : Christine Pedotti, bien connue non seulement pour ses romans écrits sous le pseudonyme de Pietro de Paoli (dont l'identité a longtemps été tenue secrète), mais aussi pour ses essais signés de son vrai nom. C'est elle qui a créé, avec Anne Soupa, le Comité de la Jupe et La Conférence catholique des baptisé-e-s francophones. Christine n'a pas sa plume en poche, surtout quand il s'agit de commenter l'actualité et si, de près ou de loin, une parole de croyant(e) y est pertinente. Dans un article de *Témoignage Chrétien* du mois de janvier, elle relève sur les réseaux sociaux cathos la présence insistante de commentaires de catholiques, souvent fort jeunes, qui « font mine de s'étonner que le vote Front national puisse ne pas être catholique ». Pour ces jeunes convaincus, si aucun parti politique traditionnel ne défend toutes les règles morales du catholicisme (essentiellement la morale sexuelle), il faut choisir un autre parti. Et selon eux, le choix frontiste n'est pas pire qu'un autre.

Si, il est pire. Et non, on ne peut pas être « du Christ » et donner sa voix à ce parti.

C'est net. Impossible, inconcevable, incompatible avec le cœur du message chrétien, affirme haut et fort Christine Pedotti. L'égoïsme de la préférence nationale contenu dans le programme du FN, souligne-t-elle, est à l'opposé de ce qui est au cœur de la foi chrétienne : l'unité du genre humain dans le Christ.

« *L'étranger, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, est un frère ou une sœur en humanité (...). Nous lui devons des conditions de vie décentes au même titre que nous les devons à nos frères et sœurs de sang, et à nos compatriotes.* » Voilà ce qui n'est pas négociable. Christine s'adresse sans rond de jambe aux évêques qui hésitent à se prononcer et leur demande de ne pas sacrifier « *le cœur même de la foi à une fallacieuse unité* ». Elle engage les chrétiens à prendre parti. Le seul parti est celui de l'Évangile. Sainte colère, saine lecture.



Chantal BERHIN

S o m m a i r e

Coup de blues, coup de cœur

2 Des livres et vous

Éditorial

3 Délit d'engagement

Découverte

4 David Murgia, à la recherche de ce qui fait sens

À la Une6 Former et encadrer pour « belgiciser » l'islam
8 Le sang coule au Nord-Kivu
10 La terre aux soins intensifs**Signe**12 Et si on changeait d'heures ?
14 Avec les paysans de Madagascar
15 Les zéros devenus héros**Évangile à la Une**

16 Février : Rêves et (des) espoirs

Éclairage17 En France comme partout en Europe
• L'inexorable montée des populismes
• Vous avez dit : « Populisme » ?
• Un programme : paraître fréquentable
• Une nouvelle identité à construire**Vu**

21 Les escaliers du jardin d'Éden

Rencontre

24 Grégoire Polet : « J'aime la ville où la vie ne s'arrête jamais »

Ça se vit

27 La deuxième vie de Jacques Delva

Eh ben ma foi28 Un politique d'une rare cohérence
29 Ne plus subir**Parole**

30 Aujourd'hui

À voir31 Ô Vieillesse ennemie ?
32 À lire, à voir, à écouter...
34 Où est la vérité ?
35 Courrier

Délit

d'engagement

Le 25 octobre 2015, la police française arrêta une camionnette britannique prête à reprendre le ferry vers l'Angleterre. À l'arrière, étendue sur la couchette, les policiers découvrent une petite Afghane de quatre ans, Bahar Ahmadi. Le conducteur, Rob Lawrie, est arrêté sur le champ, placé en garde à vue, puis mis en examen pour avoir voulu faire passer l'enfant en Grande-Bretagne. Début septembre, ce



militaire à la retraite de 49 ans avait été bouleversé par les images du cadavre du petit Aylan, échoué sur une plage de Turquie. Il s'était juré de « faire quelque chose », il était parti à Calais la camionnette remplie de vivres pour aider les migrants de la « jungle ». Il y reviendra plusieurs fois, finissant par rencontrer Bahar et son papa. Jusqu'à craquer, un soir, et proposer de faire passer la petite fille pour la ramener, à quelques kilomètres de chez lui à Leeds, chez des membres de sa famille...

Il risque cinq ans de prison. Devant ce fiasco, sa femme le quitte, emmenant les enfants. Désespéré, il tente de se suicider. Son histoire bouleversera les Britanniques. À la mi-janvier, un tribunal français le condamnera finalement à mille euros d'amende avec sursis, pour n'avoir pas attaché la fillette lors du transport...

Une histoire vraie, presque identique à celle que racontait en 2009 le film *Welcome* où jouait Vincent Lindon. « *Cet homme, c'est un Juste. On devrait le remercier* », a commenté l'acteur.

Comme le héros du film, Bob Lawrie avait fait un choix. Celui auquel invite le temps de carême, qui débute ce 10 février : ouvrir les yeux, et s'engager sur la route du changement. Au risque, parfois, de l'illégalité. En empruntant la voie étroite, et pas l'auto-route des slogans « *On est chez nous !* », « *Réfugiés dehors !* » ou « *Le seuil de tolérance est dépassé !* ». Des réponses toutes-faites que les partis populistes se complaisent à seriner aux oreilles de tous ceux qui se sentent déboussolés par ce qui les dépasse.

Oui, tout le monde se pose aujourd'hui davantage de questions qu'hier, quand tout paraissait aisé, beau et prometteur. Et les réponses, les vraies, sont devenues moins faciles et surtout moins évidentes.

Plus que jamais, il est temps de renoncer aux simplismes des certitudes. Il faut essayer de comprendre. Chaque mois, c'est ce que *L'appel* s'efforce de proposer, en s'inspirant du regard des évangiles. Un travail ardu, que notre équipe essentiellement bénévole tente d'accomplir au mieux. En ces moments difficiles, il nous paraît évident qu'il faut encore parfaire cette démarche. Et, en 2016, cela a un coût que ne nous permettent d'assurer ni les abonnements et la pub, ni le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles ou de Fondations. Le « plus » de qualité que vous êtes en droit d'attendre de *L'appel* dépend de vous, de la générosité complémentaire de nos lecteurs. Vous trouverez au centre de ce numéro un virement qui vous permettra de nous soutenir par vos dons. Merci de contribuer ainsi à améliorer encore votre magazine et d'appuyer son « délit d'engagement » !

ACTEUR, COMÉDIEN, HUMANISTE

David Murgia, à la recherche de ce qui fait sens

David Murgia, 24 ans, est un comédien engagé, lucide, communicatif, habité par une soif de justice sociale ; un utopiste déterminé. *« Je ne défends pas des convictions, j'aide à poser des questions critiques pour mieux comprendre et agir dans cette société qui est la nôtre. »* Faire du théâtre pour poser et aider à poser des questions critiques, voilà un beau projet de vie.

**LE THÉÂTRE.***« Il m'a semblé un bon endroit pour me forger un esprit critique. »*

David Murgia est né à Verviers et a grandi à Retinne. Comme tout le monde, il s'est demandé ce qu'il voulait faire plus tard. Une des issues qu'il voyait, c'était d'encore apprendre. « *Mais je craignais qu'en m'asseyant sur les bancs de l'université je n'apprenne pas bien. Le théâtre m'a semblé un bon endroit pour me forger un esprit critique. Il met en contact avec de la bonne littérature et fait rencontrer des auteurs qui ont tous, d'une façon ou d'une autre, jeté un regard et observé le monde dans lequel ils vivaient. Que ce soient Molière, Corneille, Shakespeare ou d'autres. Et aujourd'hui encore, il y a moyen, et il reste nécessaire, de porter ce regard critique sur notre société.* » C'est ce que fait David aujourd'hui. Et son spectacle *Le discours à la Nation* d'Ascanio Celestini, rencontre un très grand succès. En raison de sa simplicité et de sa force déconcertante. Dans un décor très simple (des caisses en bois), un comédien, aidé d'un pianiste, raconte des histoires d'un petit pays divisé entre les gens qui ont des parapluies et ceux qui n'en ont pas. Les gens avec parapluie étant ici des hommes puissants, des apprentis dictateurs.

SUCCÈS DU DISCOURS À LA NATION

Et comme l'explique David Murgia : « *C'est une tradition théâtrale très simple, qui ne se charge pas d'effets techniques compliqués. Elle permet à un récit de développer des univers évocateurs plus qu'un décor statique. En fait le récit parle très fort de la relation ente la classe dominante et la classe dominée. Il explique les violences des relations qui vont du haut vers le bas. La moitié des textes racontent donc la façon dont ces apprentis dictateurs cherchent à obtenir le consentement de ceux qu'ils dominent. Les autres récits parlent de celles et ceux qui sont à la fenêtre et qui regardent avec un certain fatalisme ce qui se passe et se sentent impuissants. C'est une métaphore d'une nation occidentale où le discours dominant culpabilise celles et ceux qui sont victimes. Ce récit explique donc les violences de la sociale démocratie.* » Ce spectacle, qui a l'avantage de pouvoir se jouer dans de petites et de grandes salles, a déjà connu plus de deux cents représentations. « *Sa force est qu'il parle à chacun d'entre nous. Il nous interpelle sur la manière dont nous forgeons nos consentements,* ajoute David Murgia. *Le discours est parfois cynique mais l'humour avec*

lequel il est écrit permet à des idées forces de passer. En tout cas personne ne sort de la salle indifférent. C'est là le génie de l'auteur qui parvient à dire des choses fortes et profondément pertinentes. » Et pour jouer ce genre de spectacle, lui donner toute sa force, faut-il que l'acteur lui-même soit porteur des mêmes convictions que l'auteur ? « *Je ne parlerai pas de convictions mais plutôt de la nécessité d'avoir une observation critique des fonctionnements de notre société,* répond le comédien. *Quand je raconte une histoire, je ne viens pas avec mes convictions mais j'essaie d'aider à poser les bonnes questions.* »

« Quand je raconte une histoire, je ne viens pas avec des convictions, mais j'essaie d'aider à se poser les bonnes questions. »

THÉÂTRE OU CINÉMA ?

Mais il n'y a pas que les planches pour David Murgia. Depuis quelque temps, le comédien est sollicité par le cinéma où il se distingue. Il a notamment remporté le Magritte du Meilleur espoir masculin en 2013 et a participé au festival de Cannes. On pourra encore le voir d'ici la fin du mois dans *Les premiers, les derniers*, le dernier film de Bouli Lanners, réalisateur belge bien connu pour ses films qui, eux aussi, amènent à se poser des questions. « *Ce film parle en quelque sorte de foi et d'espérance,* explique David Murgia. *Il met en scène, un peu sous forme de western, des chasseurs de primes qui cherchent un téléphone volé à un homme politique par un couple de personnes handicapées mentales. C'est un peu une fuite de l'apocalypse, dans laquelle des rencontres vont changer les personnes. Et cette histoire de vie et de mort finit par déboucher sur une espérance.* » Comédien et acteur, donc. Mais est-ce le même métier ? Pour David, la réponse est clairement non. « *Le théâtre, où je me sens quand même plus libre parce que c'est là que j'ai fait mes armes et que je porte mes projets, c'est comme si j'étais menuisier. Et le cinéma comme si j'étais ferronnier. Il faut des outils différents, une patience différente. Et cela permet donc de créer des objets différents. Je peux donc être heureux d'avoir réalisé une belle chaise mais aussi d'avoir pu faire une belle charnière. Ce qui fonctionne bien, c'est quand je me trouve avec quelqu'un qui veut raconter une histoire. Une histoire qu'un spectateur va regarder soit au cinéma ou au théâtre. Et cette histoire l'habitera et peut être le portera vers de nouveaux horizons.* »

TOUT AUTRE CHOSE

Et quand il n'est pas sur scène, ou qu'il ne tourne pas, David Murgia est un citoyen engagé. Il a d'ailleurs accepté d'être un des porte-parole de Tout Autre Chose. Parce que c'est en cohérence avec ses projets humains et sa réflexion. En effet Tout Autre Chose est un mouvement citoyen qui refuse le discours des gouvernants affirmant qu'il n'y a pas d'alternative à l'austérité. « *Avec Hart boven Hard en Flandre, nous voulons susciter le débat démocratique en Belgique francophone pour déconstruire le discours dominant et faire converger l'énorme potentiel d'imagination et d'action citoyenne en faveur d'autres horizons.* » Il estime qu'il est possible de déconstruire les discours qui ne cessent de casser la solidarité et qui prétendent que le salut du monde se trouve dans l'austérité. « *C'est une manière d'avoir un débat citoyen et de soutenir les associations qui, sur le terrain, font des choses concrètes pour réinventer le débat politique,* », ajoute-t-il, en précisant que c'est un processus long et lent qui se met en place dans différentes villes. « *Nous ne voulons pas de ce qui casse la solidarité. La charte de Tout Autre chose permet de rassembler des citoyens au-delà de leur appartenance politique ou syndicale pour dire que quelque chose est possible. Comme repenser l'école, l'économie... C'est une façon positive de voir aussi des intellectuels comme Matteo Allaluf ou Paul Jorion investir dans une recherche d'alternatives possibles.* » Selon David, il est fondamental d'avoir une vision politique à long terme et de ne pas se contenter de visions électoralistes à court terme. « *Certaines critiques affirment que c'est irréalisable. Mais il ne faut pas oublier que le capitalisme est une utopie qui a réussi,* rappelle l'acteur. *Il est devenu le véhicule d'une pensée qui casse et détruit des peuples entiers. C'est un projet idéologique d'une violence inouïe. On essaie de faire comprendre aux gens qu'ils sont idiots, qu'ils ne comprennent rien. Or la politique n'est pas faite pour démobiliser mais pour rendre aux gens une maîtrise sur leurs propres choix. Pourquoi d'autres utopies ne seraient-elles pas possibles si elles sont portées par celles et ceux qui veulent un monde plus juste ? La politique c'est une responsabilité très noble. Il est important de ne pas tomber dans la résignation.* »

Paul FRANCK

Le Discours à la Nation, à Liège (caserne Fonck) les 27, 28 et 29 février.

LA « COMMISSION MARCOURT » AU RAPPORT

Former et encadrer pour « belgiciser » l'islam

Comment mettre en place un islam « de chez nous » qui s'articule à un monde pluriel et à ses valeurs démocratiques ? Initiée en mars 2015, en dehors de l'urgence de l'actualité, la « Commission Marcourt » a rendu son rapport.



© EMB

EXÉCUTIF DES MUSULMANS.

Il est partie prenante de la nouvelle commission.

Baptisée Commission « *concernant la formation des cadres musulmans et les émissions concédées* », celle-ci a remis son rapport en décembre dernier. Objectif avoué : favoriser un islam de Belgique en Fédération Wallonie-Bruxelles. Le sujet est sensible. D'abord parce qu'il s'inscrit dans un contexte où des formes de radicalisation religieuse se

font jour. Ensuite, il touche aussi à l'autonomie des cultes.

Il était donc assez logique que l'Exécutif des Musulmans de Belgique fasse partie de cette commission, aux côtés de représentants des universités. « *La question de la représentativité et du poids de certaines sensibilités liées à des ambassades a été prise en compte. On se rend bien compte*

que l'Exécutif est composé de personnes de la première génération de migrants. Mais quid alors des jeunes musulmans belges qui constituent la relève ? La commission a voulu entendre la voix de cette jeune génération, éduquée et religieusement engagée », explique Brigitte Maréchal, rapporteur de la commission. Une dizaine d'auditions ont été réalisées.

PLURALISME ET LIBERTÉ

Comme Directrice du Centre Interdisciplinaire d'Études de l'Islam dans le Monde Contemporain (CISMOC-UCL), Brigitte Maréchal ajoute : « *L'Exécutif des Musulmans se rend bien compte qu'ils sont dans une phase de transition. Il ne s'agit pourtant pas d'opposer un islam moderne et un islam traditionnel. La commission parle plutôt d'islam de Belgique.* » De quoi ménager les susceptibilités et éviter les querelles entre « modernes » et « authentiques »...

« *La commission a fait un pas, poursuit Brigitte Maréchal, en définissant ce qu'est l'islam de Belgique. À savoir un islam qui respecterait l'égalité hommes-femmes, l'État de droit, la démocratie, le pluralisme, la liberté de religion... Au-delà de ces principes, il faut concrétiser cela dans la formation. Dans le futur, toute formation devrait respecter ces balises et une vigilance accrue serait observée.* »

FORMATION DES CADRES

Mais la commission rappelle bien que le système est basé sur l'autonomie des cultes. Pas question d'intervenir dans leur organisation interne ou dans des questions d'ordre dogmatique ou théologique... Le rôle du politique sera plutôt d'assurer l'égalité de traitement entre les cultes. À terme, la question du financement devra être abordée, avec une forme de rattrapage pour le culte islamique, qui est loin derrière ce que reçoivent le culte catholique ou la laïcité organisée. Idem en matière d'émissions concédées sur les antennes du service public francophone. Parmi les pistes mises en avant, c'est sans doute en matière de formation que le travail sera de longue haleine. « *Sur les contenus "théologiques", il est clair que les musulmans garderont la main. Mais il y a un ensemble de fonctions (comme les imans, les aumôniers, les conseillers islamiques en milieu pénitentiaire, les cadres culturels) pour lesquels des formations pourront être proposées en fonction de chaque situation. Il faudra aussi tenir compte de la temporalité : a-t-on à faire à un iman, ou un professeur, nommé depuis plusieurs années ou pas ?* »

Autre sujet : la pratique du français. Que fait-on des imans parfois en place depuis trente ans et qui ne parlent pas le français ? Que fait-on des candidats aujourd'hui ? « *La commission recommande que dans un délai raisonnable – estimé à trois ans – les imans puissent parler la langue de la région dans laquelle ils sont installés. Il y a une volonté d'aboutir*

sur ce point. Qu'ils soient capables de s'exprimer en dehors des lieux de culte avec la population, avec les administrations, avec les médias... Bien sûr, le culte ou le prêche ne sont pas concernés par cette exigence », souligne Brigitte Maréchal.

NOUVEL ORGANE

Pour les suivis, la commission propose la création d'un Institut de promotion et de coordination des initiatives relatives aux formations sur l'islam. Il devrait permettre de faire mieux connaître les offres et filières de formation, coordonner les acteurs entre eux et combler d'éventuelles lacunes.

« La commission a voulu entendre la voix de cette jeune génération, éduquée et religieusement engagée »

Reste encore à financer tout cela, sans tomber dans une guerre entre universités... Car celles-ci se sont plus ou moins avancées ces dernières années dans ces matières. Et les pionnières souhaitent que leur travail – parfois précurseur – soit reconnu à sa juste valeur.

Et les attentes sont nombreuses, comme la création de postes d'islamologues pratiques. « *Aucune université ne dispose aujourd'hui de tels postes*, regrette Brigitte Maréchal. *Or nos universités ont trop privilégié les approches orientalistes et islamologiques classiques – qui sont avant tout histo-*

riques ou linguistiques – sans se soucier d'une islamologie pratique, capable de faire le lien avec le contemporain. » Le rapport pointe ce manque, pour ne plus devoir faire appel à des spécialistes de Paris ou de Strasbourg.

CONTRE-COURANT

Dans un contexte teinté de radicalisme ou d'islamo-conformisme, le rapport Marcourt constitue une étape importante dans le chantier qui s'ouvre. Certes, les résultats prendront du temps.

Mais ce chantier télescope également place quelques mois après la question des cours de religion et des cours de citoyenneté dans l'enseignement... « *Je suis pour les cours de citoyenneté ou de philosophie, mais pas au détriment des cours de religion ! Si on se donne les moyens de bien former les professeurs de religion, on a un levier incroyable pour au moins amorcer une pluralité de voix. Sinon, qui cadrera les discours ? Supprimer les cours de religion serait une erreur. Et aborder la démocratie, la citoyenneté sans faire référence à ce qui coince dans les discours islamistes ne servirait à rien. On doit pouvoir discuter du contexte historique qui est le nôtre* », conclut Brigitte Maréchal.

Stephan GRAWEZ

Rapport « Marcourt » : <http://marcourt.wallonie.be/actualites/~la-commission-islam-de-belgique-re-met-son-rapport.htm?lng=fr>

Carte blanche de jeunes musulmans : <http://www.la-libre.be/debats/opinions/la-double-lutte-de-la-minorite-musulmane-568d44133570b38a58003d48>

OBJECTIF : FORMATION

Au CISMOC, les questions de formation sont depuis longtemps sur la table. En 2007, l'UCL et Saint-Louis créaient déjà le certificat interuniversitaire de formation continue ouvert au monde musulman. En septembre 2015, le duo s'est ouvert à un nouveau partenaire : EMRID Network, un réseau de personnalités (musulmanes ou non) qui vise à réfléchir sur l'islam et sur l'organisation des formations sur l'islam. « *Les musulmans sont capables de se prendre en charge et on n'est pas là pour le faire à leur place. Il faut qu'émergent des structures associatives et des jeunes musulmans d'ici. Ils ont fait des études, ils connaissent mieux le contexte et la langue, ils sont capables d'une pensée critique* », estime Brigitte Maréchal.

Par ailleurs, depuis septembre 2015, l'UCL offre une formation de professeur de religion islamique : le CEDER islam, équivalent du CEDER catholique. « *C'est à la suite d'une interpellation de l'Exécutif des Musulmans que l'UCL a lancé ce CEDER islam, qui offre un diplôme de formation continuée en didactique de l'enseignement religieux. Cette année, j'ai eu une quarantaine de futurs professeurs de religion islamique dans mon cours de socio-anthropologie de l'islam contemporain. Il y a aussi une volonté de croisement : les profs de religion catholique et islamique vont avoir des temps de rencontre.* » Comme un premier pas dans des espaces d'échange pour s'ouvrir à la pluralité.

Enfin, en septembre dernier, l'UCL créait avec l'Université de Gand la Chaire d'islam contemporain. Elle vient d'être inaugurée officiellement le 21 janvier 2016. (St.G.)

<http://www.emridnetwork.org/>

ENCORE ET TOUJOURS

Le sang coule au Nord-Kivu

L'est de la République Démocratique du Congo est la proie de groupes armés, de rebelles et de bandits. Les massacres et les enlèvements se multiplient. Plus atroces les uns que les autres. Ce sont les civils qui sont avant tout visés. Pourquoi ? Des Congolais de passage au Rwanda témoignent.

« **S**i c'est pour mourir, on veut mourir ici ! » Les paysans et les petits commerçants de la région du Nord-Kivu n'en peuvent plus. « *Voilà plus de vingt ans que nous vivons un enfer* » commente Solange, une habitante de Oicha. Pire que les coulées de lave qui dévalent de temps à autre du Nyiragongo. Les gens ne savent plus où aller pour fuir les guerres que se livrent rebelles et bandes armées sur ces terres fertiles, riches en minerais et en pétrole, aux frontières de l'Ouganda et du Rwanda.

BARBARIE

Le 7 janvier dernier, dans la petite ville de Mikiri, au nord de Goma, on inhumait dix-huit civils victimes d'un massacre. Princi-



CAMP DE MUGUNGA.

Les réfugiés fuient les massacres et s'entassent dans des abris de fortune.

pal suspect : les Forces démocratiques de libération du Rwanda (FDLR), un groupe rebelle hutu qui voudrait reprendre le pouvoir à Kigali. C'était quelques jours après un autre massacre perpétré à Beni par l'ADF-Nalu, un groupe d'islamistes opposés au président ougandais Museveni. « Ce sont des gens de la forêt qui s'habillent comme des musulmans, explique Claver. On dit qu'ils sont en lien avec des groupes terroristes comme Al-Shabbaab. » Depuis un an, plus de cinq cents civils ont été assassinés dans la seule région de Beni. « On tue les gens sauvagement, poursuit-il, au couteau, à la machette, avec des marteaux et des haches. On étripe les personnes et on leur met les intestins sur la tête. Les femmes enceintes sont éviscérées et on charcute leur bébé. On brûle les maisons. Des paysans quittent leur habitation pour aller aux champs. Ils ne reviennent plus. Plus tard, on les retrouve morts. »

CONTRE RANÇON

Sur les routes, particulièrement dans la forêt des Virunga, des bandes armées ou des bandits en uniforme militaire arrêtent les véhicules pour détrouser les voyageurs ou les enlever. « La semaine dernière, deux amies venues chez nous à Goma ont été dévalisées dans le bus qui les ramenait à Butembo, dans le grand nord, raconte Victoria. Trois hommes habillés en militaires ont fait signe au chauffeur de s'arrêter. En cinq minutes, ils ont pris l'argent et les téléphones. Ils n'ont heureusement enlevé personne ! Ils pillent aussi les commerçants. Ils coupent les ficelles qui tiennent les paquets sur le toit des camionnettes. Ils jettent tout dans le fossé puis reviennent rechercher les marchandises. » Les enlèvements contre rançon sont aussi monnaie courante : « Dans les bus, poursuit-elle, ils trient les gens qui peuvent avoir de l'argent, des gens qui travaillent ou qui ont une belle chemise. Puis ils les emmènent dans la forêt. Avec le téléphone portable, ils doivent appeler leur famille pour demander une rançon. Ils demandent 5 000 dollars par homme enlevé, parfois plus. La famille se réunit pour cotiser et quelqu'un va déposer l'argent dans une enveloppe à l'endroit convenu. Mais n'attendez pas sinon vous serez tué ! Le lendemain, les gens sont relâchés. »

Ceux qui se risquent à dénoncer ces exactions et ces crimes de guerre le paient souvent de leur vie. Notamment les religieux. On est toujours sans nouvelles des trois assomptionnistes qui ont été enlevés en octobre 2012. Un pasteur au prêche accusateur a été assassiné récemment. D'autres prêtres ont subi le même sort.

BRISER LE SILENCE

« Les gens se demandent qui fait cela et pour quoi ? On est en pleine confusion. Certains disent que c'est pour les faire fuir et leur voler leurs terres, reprend Solange. D'autres que c'est peut-être lié aux élections, afin que Kabila puisse être prolongé car il est alors impossible de voter dans un tel désordre. On dit aussi que ce sont des réfugiés rwandais qui ont fui après le génocide de 1994 et qui veulent s'installer. Vraiment, on ne sait pas. » Que fait l'armée congolaise pour sécuriser le territoire ? L'État serait-il complice ? Et la Monusco, pourquoi n'intervient-elle pas ? La Mission des Nations Unies a plus de 20 000 militaires sur place pour stabiliser la RDC. « Ils ont pourtant des hélicoptères, des drones, du matériel... mais rien ne se passe, se désole-t-elle. Et quand les

« Des militaires congolais avaient les larmes aux yeux en racontant ce qu'ils avaient vu dans la forêt : des corps de femmes et d'enfants torturés. »

gens voient les hélicoptères blancs, ils ont peur, car souvent, le lendemain, les rebelles attaquent et font des massacres. On nous a expliqué que les drones de la Monusco ne sont pas là pour la guerre. Ce sont des drones géographiques qui observent où sont les man- gues, les avocats, le coltan,

le pétrole... » Et d'ajouter : « Avec cette guerre, tout le monde souffre. Des militaires congolais sont venus à la maison. Ils nous ont fait comprendre leur difficulté car ils ne savent pas vraiment pourquoi et contre qui ils se battent. Deux d'entre eux étaient désespérés. Ils avaient les larmes aux yeux en racontant ce qu'ils avaient vu dans la forêt : des corps d'hommes mais aussi de femmes et d'enfants torturés. »

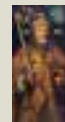
En mai dernier, les six évêques de la province du Kivu ont choisi de se réunir à Butembo, au cœur de la région la plus menacée. Dans une lettre rendue publique, ils dénoncent le silence et l'action insuffisante des autorités congolaises et de la Communauté internationale devant ces violences. Tout comme face aux crimes de guerre, à l'occupation des terres, à l'affairisme politico-militaire alimenté par les abondantes ressources naturelles et l'installation de foyers d'intégrisme djihadiste qui recrutent dans la masse des jeunes désœuvrés. Le cri de ces évêques sera-t-il entendu ?

FAITS



DROIT CATHOLIQUE.

Lors d'une interview au *Belang van Limburg*, l'archevêque de Malines-Bruxelles Joseph De Kezel a déclaré que les hôpitaux catholiques avaient le droit de refuser de pratiquer l'avortement ou l'euthanasie. Un point de vue justifié par un extrait du rapport parlementaire sur le projet de loi relatif à l'euthanasie où on peut lire que « les établissements de soins auront, après l'entrée en vigueur de la loi en projet, la possibilité de refuser de collaborer à la pratique de l'euthanasie ».



CHARLEMAGNE.

Le prix qui porte le nom du célèbre empereur a cette année été décerné au pape François pour sa contribution à l'unification européenne. Avant lui, Jean-Paul II en avait aussi été lauréat.

PRÉCIEUX.

Un des quatorze exemplaires subsistants du « Talmud de Babylone », imprimé au XVI^e siècle, a été vendu à New York 9,3 millions de dollars (8,5 millions €). Ce livre de commentaires de la Torah est ainsi devenu l'objet rituel juif le plus cher du monde.



UN EURO.

Deux cents ans après en être devenu propriétaire, l'évêché de Namur vend l'abbaye de Floreffe pour un euro. Il ne veut plus assumer les charges de ce patrimoine classé. L'Ordre des Prémontrés accepterait de prendre le relais, Floreffe étant la première abbaye fondée par saint Norbert en 1121.

BACHAR À L'ÉGLISE.

Le président syrien Bachar-el-Assad et sa femme se sont rendus, juste avant Noël, à l'église Notre-Dame de Damas, dans un quartier fréquemment bombardé par les rebelles. Ils y ont assisté à une répétition de chants et ont posé pour des selfies avec les fidèles...



CONTRE L'EFFONDREMENT
DE LA CIVILISATION INDUSTRIELLE ?

La terre aux soins intensifs

Politiciens et chercheurs n'ont pas le même calendrier ni le même protocole pour sauver la terre des effets du comportement humain. La COP21 terminée, reste le travail des scientifiques qui ne se contentent pas de vœux pieux. Deux d'entre eux ont inventé le concept de « collapsologie ».

A lors que la COP21 clôturait ses travaux (voir encadré), la planète continuait sa marche forcée vers une destruction systématique. Ira-t-elle jusqu'à l'effondrement ? « *Non pas dans plusieurs siècles, mais de notre vivant* », s'interrogent Pablo Servigne et Raphaël Stevens. Le premier est agronome et docteur en biologie, le second est éco-conseiller, expert en résilience des systèmes socio-écologiques. Le Rapport du club de Rome, de son vrai nom le rapport Meadows, avertissait dès 1972 que la croissance matérielle perpétuelle conduirait tôt ou tard à un « effondrement » de la civilisation industrielle, et ce malgré les capacités technologiques à venir et l'aptitude à recycler, ou économiser, les matières premières ou bien encore à contrôler la pollution. Pablo, qui s'inquiète de savoir dans quel monde vivront ses enfants, et son ami Raphaël se mettent alors en devoir de lire tout ce que la littérature scientifique publie sur les conséquences de la civilisation thermo-industrielle qui dépend du pétrole auquel l'agriculture elle-même est liée.



PLANÈTE.

Va-t-elle continuer sa marche forcée de destruction systématique jusqu'à l'effondrement ?

LE TEMPS DE L'ANTHROPOSCÈNE

Croître est la règle de la vie. Du moins pendant un temps, car il y a une limite à tout. Dans les années 1900, on investissait un baril et cent en jaillissaient. Aujourd'hui, on ne peut plus en retirer que onze. Ce « taux de retour énergétique » comme on le nomme est en déclin. Le problème est le besoin universel d'énergie pour fonctionner, à commencer par le système de santé et tous les autres secteurs d'activité humaine. Après quatre ans de lecture

assidue, les deux chercheurs sont atterrés. Un nombre croissant d'auteurs, de scientifiques et d'institutions annoncent effectivement la fin de la civilisation industrielle

ÉMOTION ET DÉSESPOIR

Mais il est un continent que Pablo et Raphaël ne s'attendaient pas à devoir explorer : celui des émotions et de l'imaginaire. Ils avaient blindé leur esprit scientifique dans la rigueur de la recherche. Sauf que Pablo était au bord de la dépression. Il lui arrivait de pleurer sur ses bouquins et ses revues. L'amitié de Raphaël lui permettra de tenir et, ensemble, ils décident de

donner un nom à ce concept d'effondrement qu'ils ont cerné : la collapsologie.

Pourquoi n'ont-ils pas opté pour des termes plus faciles à comprendre comme celui de mutation ou métamorphose, ou même de crise ? « Parce qu'on ne reviendra jamais à la normale, dit Pablo Servigne. Et qu'il faut détourner le cerveau des images faciles et des mythes de la civilisation libérale comme ceux de croissance, de compétition, ou de séparation homme/nature. Tout comme il faut refuser de retrouver la loi de

la jungle, du tous contre tous. Et contrairement à ce qu'on dit, les catastrophes peuvent engendrer des comportements d'entraide et d'auto-organisation. »

L'enjeu de la collapsologie est de travailler avec le cœur, les émotions, l'imaginaire, pour envisager un tout autre avenir.

VERS UN NOUVEL IMAGINAIRE

L'enjeu de la collapsologie est de travailler avec le cœur, les émotions, l'imaginaire, pour envisager un tout autre avenir. Refuser le déni facile : « Ils nous trouveront bien quelque chose pour nous sauver de ce mauvais pas ! ». Parce qu'un autre avenir est à inventer et à raconter afin d'offrir des graines plus enthousiasmantes pour nourrir les esprits. Tant de petites initiatives locales vivent déjà dans le monde post-carbone. « C'est quand le grand chêne tombe que les jeunes pousses peuvent émerger. »

Godelieve UGEUX

Pablo SERVIGNE, Raphaël STEVENS, *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Seuil, 2015.

UN SEMBLANT DE SUCCÈS

Un coup de marteau et tous les chefs d'État se sont applaudis, certains avec les larmes aux yeux ! Les dix-sept pages de l'accord de Paris seraient signées par tous. La COP21 avait réussi son pari d'entente universelle pour protéger la planète d'un réchauffement catastrophique et d'un désordre ravageur pour l'humanité.

Le texte ratifié le 12 décembre dernier constitue un progrès considérable. Mais on sait que derrière les belles déclarations, à savoir 141 propositions formulées dans un temps simple et 41 autres au conditionnel, aucune force contraignante n'est prévue. L'action est relancée, mais sans date ni moyen.

ILLUSION

L'objectif déclaré de limiter l'élévation des températures à 1,5 degré est pure illusion. Même si les objectifs d'émissions volontaires déposés par chaque pays au Secrétariat de la Convention sont respectés, la planète est sur une trajectoire de trois degrés supplémentaires ! Les émissions de 2014 se montent à 36 milliards de tonnes pour le CO₂ liés à l'énergie fossile et au ciment, sans avoir compté les transports aériens et maritimes. Et ces derniers ne sont pas non plus pris en compte dans l'accord de la COP21, grâce aux lobbys industriels. Leur tâche n'était pas difficile : les gouvernements persistent à suivre les conseils des économistes néolibéraux qui ne jurent que par la croissance et la libre concurrence. Taxer le kérosène est invivable dans la pensée capitaliste qui se fonde sur la dérégulation forcée et le tout aux plus riches. Les gouvernements les ont suivis. Mais alors, vers où cela conduit-il ?

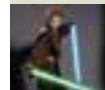
INDICES



NUCLÉAIRE NON MERCI.

L'Église catholique d'Afrique du Sud a appelé le gouvernement à suspendre ses plans d'approvisionnement nucléaire et à organiser un référendum sur la question. Elle estime que les risques économiques et de sécurité de l'option nucléaire l'emportent sur ses avantages économiques.

PROTECTION. Les églises de plusieurs villes de France ont symboliquement été « protégées » par des musulmans lors des dernières célébrations de la nuit de Noël. À Béziers, le maire Robert Ménard, apparenté au Front National, n'a pas du tout apprécié.



STAR OFFICE.

Alors que déferlait dans les salles le dernier épisode de *Star Wars*, deux prêtres d'une église de Berlin ont entamé le culte dominical en brandissant des sabres laser et en faisant réfléchir leurs fidèles sur la question : Et si « la force » était la foi ? Contrairement à ce qu'a affirmé la présentatrice du JT de la RTBF, cette initiative ne s'est toutefois pas déroulée dans une église catholique, mais dans le temple protestant luthérien de Zion, haut-lieu de l'opposition au régime communiste avant la chute du Mur.

FERMETURE. L'agence de presse missionnaire *missio* a fermé ses portes le 31 décembre. Cette décision a été prise par les Instituts missionnaires éditeurs. Le bilan de cette agence de presse, fondée en 1997 pour « faire entendre la voix des derniers », était déficitaire.



IL ÉTAIT CHANTEUR.

Michel Delpech, interprète de nombreux succès des 70, est décédé le 2 janvier. Il était animé par deux grandes passions : la chanson et Jésus. En 2013, en rémission de son cancer, il proclamait sa foi dans un livre : *J'ai osé Dieu...*

POLITIQUES TEMPORELLES

Et si on changeait d'heures ?



Déposer les enfants devant l'école, arriver avant la fermeture du magasin, travailler de nuit, soigner un parent malade... Organiser la vie quotidienne devient un véritable casse-tête, que cherchent à résoudre les « politiques temporelles ». Elles font converger toutes les politiques publiques vers une meilleure maîtrise des temps de l'individu et de la collectivité.

Les temps changent. Le marché de l'emploi mêle flexibilité des horaires, réduction ou densification du temps de travail, période de chômage, temps partiels, travail des deux conjoints, longs déplacements, recul de l'âge de la retraite...

La société en perpétuelle mutation a un impact direct sur les rythmes de vie individuels mais aussi collectifs. Partout les constats sont les mêmes : l'être humain s'épuise à force d'essayer de s'adapter et de conjuguer les différentes facettes de sa vie : boulot, famille, obligations administratives, déplacements, loisirs... 71% des salariés avouent ainsi manquer de temps.

Peu à peu, l'idée de prendre le contre-pied de cette course à l'adaptation fait

FLEXIBILITÉ.

Comment concilier horaire de travail et vie privée ?

son chemin. Il s'agit alors de chercher une meilleure articulation entre le temps social, le temps de travail, le temps des études, le temps de la recherche d'emploi, le temps personnel et familial, etc. Cela constitue le cœur des politiques temporelles.

UNE APPROCHE TRANSVERSALE

Car pour régler les problèmes d'un individu en respectant la collectivité, c'est l'ensemble des paramètres qu'il faut envisager. La gestion de la mobilité, l'accès aux services culturels et sportifs, la rencontre sur l'espace public sont tributaires de la capacité des individus et des groupes sociaux à bien synchroniser les différents temps professionnels et personnels de la vie quotidienne. Le succès de la politique de temps requiert donc l'implication et la complémentarité des différentes collectivités territoriales et des différentes

matières politiques (sociale, urbanisme, éducation, emploi...). « Par exemple, explique-t-on chez Tempo Territorial, proposer des modes de gardes de

jeunes enfants demande de s'intéresser autant à la régularité ou l'irrégularité des horaires de travail des parents qu'aux conditions des transports en commun pour accéder à ces équipements. »

Les politiques publiques sont ici étroitement liées à la participation citoyenne. « Les politiques temporelles interrogent les organisations sur leur capacité à penser leur complémentarité de services, et les décideurs sur leur capacité à mettre en place des dispositifs d'observation et d'écoute des populations. Qu'il s'agisse de résidents, touristes, salariés, personnes en insertion, familles monoparentales, parents impliqués à part égale dans leurs activités professionnelles et personnelles. »

LANCÉ PAR LES FEMMES

En Europe, les exemples d'adaptation et les expérimentations se multiplient : journées de travail de six heures en Suède, modification des horaires de cours à l'université à Rennes, ouverture d'une bibliothèque « sandwich admis » le dimanche à Lille...

En Italie, le mouvement a été lancé il y a déjà longtemps, par des femmes. Car ces dernières sont tout particulièrement confrontées aux difficultés de la vie quotidienne, notamment lorsqu'elles travaillent et qu'elles ont des enfants en bas âge. « Une majorité d'entre elles souhaite que l'articulation entre tâches professionnelles, familiales et sociales soit facilitée, pour

les hommes comme pour les femmes. Le modèle italien des "temps de la ville" est l'expression de cette aspiration à élaborer de nouveaux équilibres entre les temps sociaux, fondés sur une distribution plus égalitaire entre les genres et les différentes activités de la vie quotidienne », explique Jean-Yves Boulouin, chercheur à l'Université Paris-Dauphine, venu expliquer le concept lors d'un colloque à Charleroi, en octobre dernier.

BUREAUX DU TEMPS

Dans plusieurs communes italiennes ont ainsi émergé des « bureaux du temps » où, aux côtés des élus, se retrouvent des enseignants, des étudiants, des banquiers, des ouvrières... « Ensemble, ils travaillent à comprendre la transformation des contextes urbains et ensuite à élaborer des projets réalisables en lien avec les valeurs de l'environnement et du développement

durable. »

La ville de Saint-Denis (France) a également intégré de telles politiques dans ses services. Patrick Vassalo, adjoint au maire, en témoigne : « Nous

avons remarqué que le personnel qui nettoyait la mairie le faisait en dehors des heures de bureau et qu'il s'agissait souvent de femmes dans des situations socio-économiques précaires, qui devaient effectuer de longs déplacements en transports en commun, avec des horaires inconfortables – tôt le matin ou tard le soir. L'idée a germé, dans ces réflexions autour du bien-être, de changer cette situation. » Évidemment, les choses n'ont pas été sans efforts et plusieurs parties ont dû mettre de l'eau dans leur vin. « Il a fallu convaincre la société de nettoyage de ne pas baisser les salaires alors que les horaires changeaient, mais aussi les élus et les membres de l'administration communale de faire de la place à ces travailleuses. Comme accepter d'être dérangé pour le changement d'une poubelle lors d'une réunion, ou s'interrompre un moment pour le nettoyage du bureau. Mais ça a marché ! »

On le voit, la démarche est complexe et se situe sur du long terme. Mais de nombreuses expériences européennes ont déjà fait leurs preuves. En Belgique, quelques tentatives ont aussi vu le jour. Reste à leur donner une place... et du temps.

Annelise DETOURNAY

INDICES

TRISTE BILAN. 22 agents pastoraux ont été tués de par le monde en 2015 : treize prêtres, quatre religieuses et cinq laïcs. Le plus grand nombre de victimes est enregistré en Amérique : sept prêtres et une religieuse y ont été tués. Viennent ensuite l'Asie (un prêtre, deux religieuses et quatre laïcs) et l'Afrique (trois prêtres, une religieuse et une laïque). Deux prêtres ont été tués en Europe. La majeure partie des agents pastoraux ont trouvé la mort suite à des vols ou des cambriolages.



MOYEN-ORIENT.

L'accord global entre le Saint-

Siège et l'État palestinien est entré en vigueur le 2 janvier. Il porte sur les aspects essentiels de la vie et de l'activité de l'Église catholique en Palestine, notamment sa reconnaissance juridique. Il réaffirme également le soutien de l'Église à une solution négociée et pacifique au conflit israélo-palestinien.



DÉRISION ? Les autorités de Wellington (Nouvelle-Zélande) ont octroyé le droit légal de célébrer des mariages à... l'Église du monstre de spaghettis volant. Également nommée « pastafarisme », cette Église a été fondée aux États-Unis il y a dix ans pour dénoncer les dogmes religieux et le créationnisme. Ses adeptes portent des passoires sur la tête, adulent les pirates et affirment que l'univers a été créé par un personnage ressemblant à un plat de spaghettis à la viande.

PAS PALESTINIEN ? Pour l'Église unifiée d'Australie, Jésus n'était pas palestinien, mais juif. Une déclaration faite pour calmer les lobbys juifs, après la publication d'un article, rédigé par deux membres de l'Église d'origine palestinienne, qui expliquait que Jésus-Christ était né en Palestine...

CARÊME DE PARTAGE

Avec les paysans de Madagascar

Les appuis apportés aux petits éleveurs et cultivateurs de Madagascar sont vitaux. Les partenaires d'Entraide et Fraternité l'expliqueront d'ici Pâques, à l'occasion du Carême de Partage.

À Madagascar, quatrième île du monde avec ses 592 800 km² au milieu de l'Océan indien, 92% des vingt-deux millions d'habitants vivent avec moins de deux euros par jour. « *Beaucoup de Malgaches n'ont ni emploi, ni revenu, explique un taximan de Tananarive, la capitale. Mais on fait travailler des Chinois sur nos routes ! Il y a pourtant de riches malgaches et des richesses naturelles et minières.* »

Aussi, en ouvrant, fin 2015, l'Année sainte de la Miséricorde, les évêques du pays ont dénoncé les maux de la société malgache, dont l'égoïsme des citoyens et le carriérisme des politiciens. Et ont développé le projet *Taratra* pour réclamer une bonne gestion des richesses minières du pays.

DES APPUIS APPRÉCIÉS

Dans les villages, où vivent 80% de la population, les conditions de vie sont



© Entraide et Fraternité

DANS LES VILLAGES.

Promouvoir l'agro-écologie face au réchauffement climatique.

très précaires pour bien des ménages. Entraide et Fraternité se démène pour faire changer les choses, avec l'aide du centre Saint-Benoît, dirigé par Sœur Léonardine, et des animateurs de la jeune Coalition Paysanne Malgache (CPM). À travers un programme cofinancé par le gouvernement belge, ces partenaires promeuvent la souveraineté alimentaire parmi les courageux et accueillants éleveurs de bétail et producteurs de riz, de vanille et de girofle. Cela passe par le développement de l'agroécologie, qui lie pratiques tradi-

tionnelles et nouvelles approches techniques et sociales. Les paysans rencontrés apprécient beaucoup les techniques promues et les constructions de barrages qui permettent d'étendre leurs cultures. Mais, comme cela a été constaté plus au sud, avec la Caritas d'Antsirabe, les formateurs doivent redoubler d'efforts pour soutenir les villageois souvent analphabètes et découragés face aux défis climatiques et environnementaux.

Jacques BRIARD

RENCONTRER MGR RANAIVOMANANA EN BELGIQUE

Évêque d'Antsirabe et secrétaire général de la Conférence épiscopale de Madagascar, Mgr Philippe Ranaivomanana est issu du monde rural dont il est resté proche. On pourra le rencontrer entre les 7 et 23 février : à Mons à la messe des Cendres (en l'église Sainte-Élisabeth), à Rochefort le lundi 15, à Charleroi le mercredi 17, à Liège le 18 et à la cathédrale de Bruxelles le dimanche 21 février à 11h lors de la messe des

familles animée par la chorale des Malgaches de Belgique. Du 2 au 18 mars, cinq autres partenaires malgaches d'Entraide et Fraternité témoigneront en Wallonie et à Bruxelles, à l'occasion du Carême de Partage, dont les collectes sont prévues dans les églises les 7 et 21 mars.

🌐 www.entraide.be ou ✉ Entraide et Fraternité, rue du Gouvernement provisoire, 32, 1000 Bruxelles ☎ 02.227.66.80

TÉLÉ-RÉALITÉ

Les zéros devenus héros

L'équipe de foot la plus nulle de Belgique a réussi à retenir devant les téléviseurs des spectateurs de plus en plus nombreux. Quelles sont les raisons de ce succès ?



À moins de vivre isolé et coupé de toute connexion, difficile d'échapper, fin 2015, aux conversations autour du phé-

NULS. MAIS AUTHENTIQUES.
Tels sont ces héros proches du téléspectateur.

nomène médiatique du moment : *Les z(h)éros du gazon*. Le principe de l'émission de télé-réalité de la RTBF est simple : suivre la plus mauvaise équipe de foot de Belgique, à savoir l'équipe d'Yvoir B en quatrième division provinciale. Pour l'occasion, elle est coachée par un ancien diable rouge : Leo Van der Elst. Après un départ moyen, l'émission du dimanche soir a conquis un public de plus en plus nombreux, pour terminer avec plus de 20% de parts de marché.

UN PUBLIC VARIÉ

Partout, des vestiaires sportifs aux salles de profs, en passant par les trains de navetteurs et les tables de fête, le sujet s'impose dans les conversations. Même les gamins, à la récré, s'appellent par les prénoms des joueurs et parlent des « friktish » de Philippe, qui font désormais partie des références « cultes ». Le succès est tel que les nouveaux héros n'arrivent plus à répondre à toutes les sollicitations : fêtes d'école, tournois et même un match contre une sélection d'arbitres (pour soutenir *Viva for life*) qui a rassemblé plus de 3 500 spectateurs. Les joueurs ont déjà des engagements jusqu'à juin 2016. Philippe, Dany, Luc et Didier sont reconnus dans la rue. On leur

demande selfies ou autographes. Leur présence annoncée dans une fête booste inmanquablement le succès. Face à un tel phénomène, la chaîne

publique pense évidemment à exploiter le filon. François Tron, le directeur des télés de la RTBF, a déjà mandaté son partenaire Endemol pour répondre aux sollicitations des télévisions étrangères et commercialiser l'émission. Pour la prochaine saison, la réflexion est en cours. On ne sait pas encore s'il s'agira des mêmes héros, mais il semble à peu près sûr qu'il y aura une suite.

LES RAISONS DU SUCCÈS

Un tel succès a de quoi étonner. L'émission a sans doute trouvé le ton juste. Les protagonistes sont assez « nuls » pour provoquer le rire ou le sourire, avec leurs frasques très arrosées ou leurs coups de gueule, mais ils sont aussi authentiques et suffisamment proches du téléspectateur pour qu'une sympathie se crée. Et avant tout, ils aiment le foot, comme le rappelle Leo Van der Elst, qui dit n'avoir retiré que du positif de l'expérience : « *Ils aiment le foot plus que tout. Ils ont un tel plaisir à jouer qu'ils sont "tout fous" lorsqu'ils sont sur le terrain. En cela, il n'y a pas de différence avec des joueurs de haut niveau.* »

José GÉRARD

FEMMES ET HOMMES



OKUDA OSCAR SAN MIGUEL. Avec l'aide d'un artiste graphiste, ce peintre madrilène a totalement redécouvert l'église Santa-Barbara de Llana (Asturies, Espagne), désertée par les fidèles depuis les années 1960. Rebaptisé « Kaos Temple », le lieu a été converti en skatepark. « *C'est ma Chapelle Sixtine personnelle* », a expliqué l'artiste.



PIETRO PAROLIN. Secrétaire d'État du Vatican, il a présidé le 22 décembre une messe de Noël dans un centre romain de désintoxication pour toxicomanes. Afin d'y rappeler que l'Église catholique était contre les drogues de substitution.



SANG HOON DE-GEIMBRE. Accompagné de sept autres grands chefs wallons, dont quatre également étoilés au *Michelin*, le célèbre patron du restaurant *L'air du temps* a contribué à l'organisation du repas gastronomique pour 800 personnes en grande précarité, lors du Noël Solidaire organisé à Namur. Les autres chefs étaient Olivier Bourguignon, Christophe Thomaes, Ludovic Vanackere, Carl Gillain, Julien Lahire, Benoît Neusy, Mario Elias, ainsi que deux fromagers et un pâtissier.



PIERRE ESTIVAL. Maire de Privezac (Aveyron, France), il a dénoncé la pénurie de prêtres de campagne, qui rend la célébration de la naissance de Jésus impossible dans les petits villages. « *Pour redonner la vie à nos paroisses, la formation et l'affectation de nouveaux prêtres dédiés à la ruralité sont indispensables, mais elle doit s'accompagner d'aménagement substantiel dans leur vie sociale et familiale.* »

FÉVRIER

Les Évangiles des dimanches ne sont pas des textes anciens et poussiéreux.
Tous les jours, ils résonnent dans l'actualité.

Rêves et (des) espoirs

DIMANCHE 7 FÉVRIER MANNE INESPÉRÉE



Entre avril et juin, un événement peu ordinaire anime les berges de l'estuaire et le golfe du Saint-Laurent, au Québec. Arrivant du large, des milliers de petits poissons argentés d'une vingtaine de centimètres viennent alors se jeter sur les plages sablonneuses. Non pour s'y suicider mais pour s'y reproduire. Ils y débarquent en si grand nombre que les habitants de la région disent qu'ils « roulent », portés par les vagues, pour mélanger leurs œufs et leur semence. Les nuits de pleine lune, le spectacle est féérique. Comparable à l'éperlan arc-en-ciel, le capelan (ou caplan) est ce qu'on appelle une « espère fourragère ». Il sert en effet de nourriture à de nombreux autres poissons et oiseaux marins. Mais les mois de fraie, c'est la bonne aubaine pour les amateurs du coin. La quantité de poissons est telle qu'il suffit de se baisser, armé d'un seau et d'une pelle, pour remplir ce que les Québécois appellent une « chaudière ». Qu'il ne reste plus ensuite qu'à faire frire pour se délecter. « *L'ayant fait, ils capturèrent une telle quantité de poissons que leurs filets allaient se déchirer.* » (Luc 5, 6)

DIMANCHE 14 FÉVRIER LES SIRÈNES DU FAUTEUIL



Juste avant Noël, le président du Rwanda Paul Kagame a chaleureusement remercié ses compatriotes, qui venaient de se prononcer à 98,4% en faveur d'une révision de la Constitution taillée sur mesure pour lui. Celle-ci comprend en effet une disposition « transitoire » qui lui permet de briguer exceptionnellement un troisième mandat de sept ans, et un nouvel article « normal » qui prévoit que le président ne peut être réélu qu'une fois. Mais, comme il s'agit d'une nouvelle version de la Constitution, les compteurs seront remis à zéro. En 2017, l'actuel président pourra donc se présenter pour un mandat de sept ans, suite à quoi il pourrait encore être réélu deux fois pour cinq ans. La révision plébiscitée par la population permet ainsi à l'homme fort du pays d'assurer son maintien à la tête de l'État jusqu'en 2034. Jusqu'ici, Paul Kagame semblait plutôt un personnage à part. Mais, comme pour d'autres, la destitution fin 2014 du président du Burkina Faso Blaise Compaoré, qui s'accrochait désespérément au pouvoir, ne semble pas lui avoir servi de leçon... « *Alors le diable lui dit : "Je te donnerai tout ce pouvoir et la*

gloire de ces royaumes, car cela m'a été remis et je le donne à qui je veux." » (Luc 4, 5-6)

DIMANCHE 21 FÉVRIER LA NATURE DANS LE REGARD



Né en 1933 en Moselle, il était pharmacien de formation. Mais c'est quand il parlait « nature » que son visage s'illuminait. Sa passion avait rapidement eu pour nom « botanique », puis « biologie végétale ». Ce qui l'a vraiment fait vivre, c'est l'écologie. Non comme combat politique, mais comme engagement humaniste. En France, il en était devenu un des grands noms, popularisé par les médias. Avec une particularité : ne pas cacher que, pour lui, l'écologie ne pouvait être qu'étroitement associée à son engagement de chrétien. Longtemps, il avait regretté la timidité de l'Église catholique face à ce sujet essentiel, déplorant qu'elle n'y marque de l'intérêt que lorsqu'il s'agissait de défendre la préservation de la vie. « *Cette idée a fait oublier que la vie ne vaut que si elle est encore là* », disait-il. Aussi n'avait-il pas caché sa joie à la publication de l'encyclique du pape François, l'été dernier. Se sachant malade, il se réjouissait qu'il lui ait fait ce cadeau de son vivant. Jean-Marie Pelt, transfiguré par sa lutte pour l'environnement, est décédé l'avant-veille de Noël.

« *Pendant qu'il priait, l'aspect de son visage devint autre.* » (Luc 9, 29)

DIMANCHE 28 FÉVRIER VIES ENSEVELIES



Aux portes de Hong Kong, la ville industrielle de Shenzhen est, à elle seule, presque aussi peuplée que toute la Belgique. Pourtant, elle ne constitue qu'un des « quartiers » de la mégapole du delta des Perles. Premier maillon historique du développement du tissu industriel chinois, elle en est aussi un des plus fragiles. Le 21 décembre 2015, il a suffi que des travaux de terrassement, menés illégalement, y érigent une montagne de terre, et que celle-ci soit détrempée par la pluie, pour que le tout se transforme en boue et dévale sur un quartier. En quelques secondes, trente immeubles ont été emportés ou se sont retrouvés couchés sur le sol. Le bilan officiel fait état de 91 disparus, pour la plupart ensevelis par la terre. Et ce n'est « que » un quartier industriel qui a été touché...

« *Et ces dix-huit personnes tuées par la chute de la tour de Siloé, pensez-vous qu'elles étaient plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem ? Eh bien, je vous dis : pas du tout !* » (Luc 13, 4)

EN FRANCE COMME PARTOUT EN EUROPE

L'inexorable montée des populismes

Les dernières élections régionales en France ont confirmé l'implantation du Front National. Mais s'il y a bien « *un malaise français* », c'est toute l'Europe qui est concernée par la montée des populismes.

Partout, le populisme de droite, héritier de mouvements d'opposition développés dans l'après-guerre, s'applique à se rendre fréquentable et crédible : éviter les excès de langage, faire des propositions qui se justifient par une bonne gestion des situations plus que par des idéologies, particulièrement dans la crise des réfugiés.

Mais leurs objectifs politiques ont-ils vraiment changé ?



INDÉFINISSABLE

Vous avez dit : « Populisme » ?

Il y a des mots que l'on utilise tellement que chacun croit en connaître spontanément le sens. Or, la notion de populisme ne connaît pas de définition...

Pour dessiner les contours du mot « populisme », les dictionnaires sont contraints de faire référence à ses différents usages. Le populisme serait ainsi un mélange de nationalisme ou de souverainisme, de démagogie ou de poujadisme, de fascisme ou de syndicalisme... « À quoi cela rime-t-il ? s'interroge le journaliste Jean-François Kahn. *Que pèse un mot criminalisant qui peut s'appliquer à n'importe qui, dans n'importe quelle circonstance et décrit des situations qui n'ont aucun rapport entre elles ?* » Rechercher à quelqu'un d'être populiste peut lui-même être un réflexe populiste !

DE DROITE OU DE GAUCHE

Le populisme serait apparu dans la Russie à la fin du XIX^e siècle. Les étudiants quittent leurs études, rejoignent le peuple pour lutter contre le tsarisme. Mais plus tard, les communistes traitent de « populistes » leurs opposants qui s'appuyaient sur les paysans et la classe moyenne. Aux États-Unis, le *Populist Party*, fondé en 1876 par les milieux paysans américains, représentait le peuple fondateur de la démocratie américaine. Il a été pendant de longues années le troisième parti du pays. Mais en 1984, le nom du Parti populiste a été repris par l'extrême droite. Celle-ci, libertaire, défend des idées libérales, prône l'intégration des immigrés qui acceptent les valeurs américaines, défend l'idée de démocratie directe et critique l'intervention américaine en Irak...

DES ROMANS POPULISTES

Le populisme c'est aussi un mouvement littéraire français, fondé en 1931. Celui-ci s'attache à exprimer la vie et les sentiments des milieux populaires. Il existe toujours un prix littéraire du roman populiste. Celui-ci a été attribué à des auteurs renommés comme Jules Romains, Henri Troyat, Jean-Paul Sartre, René Fallet ou Bernard Clavel. Cet automne 2015, ce prix (appelé aujourd'hui le prix Eugène Dabit)



TOUS POURRIS.

Pour certains partis, c'est un leitmotiv facile. Et qui fait mouche.

a été décerné à Didier Castino pour son livre *Après le silence* (Editions Liana Levi) « dont, affirme le jury, le souffle ravive dans un réalisme époustoufflant une mémoire ouvrière que l'on aurait pu croire endormie ».

L'ÉLOGE OU LE MÉPRIS

Il faut donc parler de populismes, au pluriel, qui peuvent être de gauche ou de droite. Mais aussi « *ni de droite, ni de gauche* », c'est-à-dire « *ni républicain, ni socialiste* » selon Marine Le Pen. Peut-on sortir de ce paradoxe qui exalte la volonté populaire lorsqu'elle va aux élections, mais la condamne lorsqu'elle s'exprime en toute liberté ? « *C'est la lutte du peuple,*

qui sait de quoi il parle, contre les élites qui prétendent tout expliquer, mais qui ne savent pas de quoi elles parlent », disait malicieusement un libraire de Calais !

Cela dit, la notion de populisme porte en elle quelques marqueurs incontournables : le refus de l'autre – pas seulement de l'étranger mais aussi des minorités nationales –, la recherche d'un bouc émissaire, le besoin d'un leader charismatique, une démocratie directe (sans intermédiaire entre le peuple et le pouvoir), le repli nationaliste contre l'ouverture au monde et les simplismes comme la politique du « il n'y a qu'à ».

FACE AUX MULTIPLES CRISES

Une nouvelle identité à construire

Crise financière, crise des familles, crise migratoire, crise du climat, révolution technologique... Ce n'est pas « *juste une crise* » qu'il faut affronter, affirme Jean-Pascal Labille, secrétaire général de Solidaris, mais un changement de société. La Fondation lancée en octobre dernier, *Ceci n'est pas une crise*, doit devenir un lieu d'analyses et de propositions.

« **N**ous sommes entrés dans le nouveau siècle sans boussole », écrivait

Amin Maalouf dans son ouvrage *Le dérèglement du monde* (2009). Cette petite phrase, Jean-Pascal Labille, secrétaire général de Solidaris (Mutualités socialistes) l'a souvent méditée. C'est de ses rencontres amicales avec l'auteur qu'est née l'idée de créer une fondation qui rassemble des personnalités appartenant à différents courants de pensée. Elle sera appelée *Ceci n'est pas une crise* parce que ce n'est pas « *juste une crise* » qui doit être affrontée. « *Chacun perçoit que nous traversons à l'aveuglette des transformations d'une ampleur considérable.* »

UN BASCULEMENT DE L'AVENTURE HUMAINE

Le premier ouvrage de cette fondation est sorti au mois d'octobre dernier. Il commence par un inventaire qui donne le tournis. L'essayiste français Jean-Claude Guillebaud le résumait ainsi dans *La libre Belgique* (29/12/2012) : « *Nous vivons en vérité cinq mutations qui s'enchevêtrent (...) jusqu'au final à n'en former plus qu'une, prodigieuse (...). Une mutation géopolitique, la fin de la centralité occidentale ; une mutation économique, le découplage entre l'économie de marché et la démocratie ; une mutation numérique, notre entrée dans ce "sixième continent" (le web) immatériel ; une mutation biotechnologique, notre nouvelle maîtrise de la "vie" et de la procréation ; une mutation écologique, avec la prise de conscience des limites qu'impose à nos modèles de développement la finitude du monde. Ces cinq mutations correspondent à un basculement de l'aventure humaine.* » Et elles s'alimentent l'une l'autre. La révolution numérique, par exemple, impacte l'emploi, les rela-



INDIVIDU.

Doit-il désespérer de tout ? Non. Car la société civile est au travail.

tions familiales et citoyennes, la vie économique et les technologies médicales. On entre dans « *un autre monde* » plein de possibilités, mais aussi menaçant.

L'ENFER, C'EST LES AUTRES ?

Les politiques sont-ils vraiment attentifs à ce que les gens ressentent devant les mutations des sociétés ? Ne sont-ils pas comme ces médecins qui n'entendent pas les plaintes de leurs patients ? Le populisme se développe à partir des peurs populaires qui ne trouvent pas de réponses à leurs questions. Et si la peur se développe aujourd'hui sur fond d'immigration, l'angoisse populaire n'a pas seulement à voir avec l'islam mais aussi avec la mondialisation.

De nombreux citoyens européens ont peur pour leur revenu, leur emploi, leur sécurité. Ils ont aussi peur de perdre leur identité. La peur des réfugiés, c'est aussi la crainte que la population blanche et de culture chrétienne – même s'il n'y a plus beaucoup de pratiquants – soit remplacée par une population musulmane. On entend parler de « *submersion migratoire* », de « *quartiers assiégés* », de « *nouvelle occupation* ». Comment croire que tout cela peut se réguler quand de nombreux citoyens ont le sentiment que la politique est le siège de l'impuissance ? Les partis d'extrême droite se présentent

comme « *le rempart protecteur d'une souveraineté menacée* ». Mais qui peut croire que les États-nations peuvent encore garantir la protection des citoyens à l'intérieur de leurs frontières ? Le racisme ne proclame plus seulement l'inégalité des races mais l'impossibilité de faire vivre ensemble des cultures différentes. La mixité culturelle n'a-t-elle pourtant pas toujours été un moteur du développement en Occident ? Les thèmes de l'extrême droite

dépassent depuis longtemps les discours nationalistes et racistes. Il est urgent, dit-on à la fondation *Ceci n'est pas une crise*, de faire de la pédagogie politique, de lutter contre le populisme identitaire et rappeler les valeurs fondatrices de l'Europe. « *L'enjeu est bien de reconnaître, de comprendre et de faire comprendre aux populations, dont le vertige identitaire est légitime, la mutation sociétale profonde, en proposant des alternatives répondant à leurs doutes et leur permettant de construire elles-mêmes leurs identités.* »

LA FIN D'UN MONDE

Le tableau paraît désespérant. « *L'individu est seul face aux marchés. La finance a quitté l'économie et domine tout. Les institutions sont délégitimées. Le ciment sociétal s'effrite. Les mécanismes classiques d'intégration sociale sont en panne.* » Faut-il désespérer de tout ? Non. Car la société civile est au travail. Elle témoigne « *d'une véritable volonté de résistance* » alors que domine le sentiment du « *vide politique* ». Des citoyens s'engagent dans des actions liées à l'amélioration du vivre ensemble : construire une société multiculturelle, concilier identité et intégration internationale. Ils travaillent sur les questions humanitaires, de proximité, de consommation, d'environnement. Il faut aussi construire « *un État préventif et régulateur* ». Cela signifie redonner du

contenu à une notion souvent invoquée en vain : l'égalité entre citoyens. Mais aussi renforcer la démocratie participative. La démocratie représentative a montré ses limites. La prévention des grands risques (sanitaires, environnementaux, industriels) est également une tâche

essentielle de l'État. La fondation souhaite devenir une force d'analyses et de propositions, une « *agence de notation* » du vouloir vivre ensemble en Belgique et en Europe.

Christian VAN ROMPAEY

Ceci n'est pas une crise, Waterloo, Renaissance du Livre, 2015 (existe en version électronique). Prix : 11,90 € -10% = 10,71 €.

Amin MAALOUF, *Le Dérèglement du monde*, Paris, Grasset, 2009. Prix : 20,20 € -10% = 18,18 € - existe en poche à 7,75 € -10% = 6,97 €.

Jean-Claude GUILLEBAUD, *Je n'ai plus peur*, Paris, L'Iconoclaste, 2012. Prix : 14,07 € -10% = 12,66 € - existe en poche à 6,90 € -10% = 5,94 €.

LE FRONT NATIONAL, PREMIER PARTI DE FRANCE

Un programme : paraître fréquentable

Il représentait 11% des Français il y a trente ans. Mais avec environ 28% des voix, les résultats des dernières élections régionales ont confirmé l'enracinement du Front national. Comment ce parti, qui semblait condamné à rester un parti d'opposition, a-t-il pu sortir de sa marginalité ?

Élue en 2011 présidente du FN, Marine Le Pen entrevoyait la possibilité d'assumer un jour des responsabilités politiques. Contrairement à son père qui n'a cessé de courir au-devant du suicide politique par ses propos outranciers. Pour la nouvelle présidente, il fallait que le FN devienne présentable. Pour être crédible, il fallait changer de langage.

On ne peut pas dire qu'elle y soit tout à fait parvenue. Lors des dernières élections, on a encore pu entendre, ou lire sur les réseaux sociaux, de nombreux propos infamants, voire racistes. Quoi qu'il en soit, il est vrai que la direction du parti a pris ses distances avec les discours provocateurs. Elle n'est plus antiparlementariste et accepte les règles actuelles du jeu démocratique. Mais a-t-elle changé de programme ?

C'est sur le terrain xénophobe, toujours présent au FN, que le parti actualise des thèmes qui sont ses grands classiques, constatent les commentateurs : « *Aujourd'hui comme hier, le thème de l'immigration constitue la première préoccupation des électeurs frontistes, qui y voient la matrice de tous les maux français : insécurité, chômage, perte d'identité...* »

CAPTER LES NOUVELLES GÉNÉRATIONS

Marine Le Pen a bénéficié de la montée des nouvelles générations. Celles-ci ne se positionnent plus par rapport aux enjeux du passé. Le FN a aussi pris un tournant social dès les élections présidentielles de 1995. Les ouvriers d'aujourd'hui, surtout dans les régions gravement touchées par la crise de l'emploi, votent de plus en plus pour le FN : « *C'est normal*, affirme un employé qui travaille à Dunkerque,

on a toujours connu le FN et la crise. Il a été le seul à parler pour nous, à défendre nos emplois. Personne d'autre ne l'a fait. »

Le FN surfe sur les électors particulièrement touchés par la crise. Avec le déclin des grandes industries au profit de l'industrie de pointe, la recomposition des territoires a ouvert une fracture entre des régions dynamiques, ouvertes sur la mondialisation, et la France périurbaine et rurale. Celle-ci fait figure d'oubliée de la modernité.

Le sentiment d'abandon est réel dans de grandes parties de la population. La crise économique, ce n'est pas seulement la perte d'un emploi, c'est aussi le délitement des relations sociales. Des villages sont abandonnés par les services de l'État (plus d'école, de mairie, de poste), les commerces de proximité (boulangerie, épicerie, boucherie...) disparaissent au profit de centres commerciaux éloignés. Les JT français en donnent très régulièrement de nombreux exemples.

Mais le Front National n'attire plus seulement les paumés de la société. Il recrute aussi des électeurs qui n'ont jamais eu d'affinités pour l'extrême droite. Il gagne lentement mais sûrement sur la classe moyenne, comme l'explique un habitant de la région de Calais : « *Je lis beaucoup de journaux ou de revues. Je ne me reconnais pas du tout dans les commentaires que je lis sur les électeurs du Front National. Je ne suis pas issu d'une famille à problème. J'ai fait de bonnes études. Je suis qualifié et parle aussi l'anglais. J'ai des amis qui votent FN. Ce sont des gens optimistes ouverts sur le monde.*

Je ne suis pas le seul dans cette situation, me semble-t-il. »

Dénoncer l'immigration, qui prend le travail des Français, a toujours été une donnée

essentielle du programme du FN. Mais Marine Le Pen sera plus subtile. Son père parlait de « *préférence nationale* ». Elle parle de « *priorité nationale* ». De cette manière, dénoncer l'immigration, pour le FN, n'est plus du racisme ou de la xénophobie mais une gestion raisonnable de l'emploi, de l'aide sociale, du logement et de l'immigration, qui doit « *naturellement* » privilégier les Français. Cela n'exclut pas de protéger les migrants en difficulté. « *Il faut réguler l'immigration – que l'État aujourd'hui ne contrôle plus – afin d'éviter ses conséquences dégradantes* », affirme Marine Le Pen.

L'EUROPE EN DANGER ?

La montée en puissance du Front National en France donne de l'oxygène à tous les partis populistes de la droite extrême en Europe. Ceux-ci pèsent maintenant de tout leur poids sur les politiques des partis traditionnels.

L'identité européenne reste faible par rapport aux sentiments nationaux qui rappellent aux populations leurs identités respectives qu'ils sentent menacées, tant par l'islam que par la mondialisation. L'Europe a aussi une histoire, mais aujourd'hui elle ne donne d'elle-même que l'image d'une grande bureaucratie. Croire à des principes juridiques fondamentaux comme la démocratie, la solidarité, la liberté de circulation des citoyens et des travailleurs... cela suffit-il à définir un « *peuple* », à construire une histoire commune ? D'autres régions du monde, comme le Japon ou l'Australie, partagent les mêmes principes, fait-on remarquer à la Fondation Robert Schuman. Ils ne sont pas européens pour autant !

Christian VAN ROMPAEY

PATRIMOINE EN PÉRIL AUX PHILIPPINES

Les escaliers du jardin d'Éden

Classées dans la liste du patrimoine mondial par l'UNESCO (huitième merveille du monde dit-on), les rizières en terrasses de la cordillère des Philippines dessinent des paysages sublimes dans les montagnes du centre de l'île de Luzon. Aménagées depuis plus de 2 000 ans, elles sont le fruit d'une culture ancestrale, d'un mode de vie et d'un savoir-faire transmis de génération en génération par le peuple Ifugao. La modernité aura-t-elle raison de ce patrimoine ?



HARMONIE ET RESPECT DE LA NATURE.

Les murs de pierres mêlées de terre suivent les courbes de niveau. Depuis les captages aménagés dans la forêt, l'eau s'écoule de terrasse en terrasse grâce à un génial réseau de canaux d'irrigation. Les paysans Ifugao y cultivent un riz de qualité, sans pesticides ni engrais chimiques.



L'ÉGLISE AU MILIEU DU VILLAGE.

Le christianisme a bousculé les traditions culturelles et les croyances intimement liées à la culture du riz. Batad compte seulement un petit millier d'habitants. Mais il y a trois églises : une catholique, une protestante et une évangélique. Cependant, les riziculteurs continuent d'invoquer Bulul, le dieu du riz, qui, accroupi, surveille les terrasses en attendant la récolte. Le riz est un cadeau offert par les dieux.



UN TRAVAIL DUR ET ÉREINTANT.

Fin septembre, la terre est au repos. La récolte a eu lieu en août, quatre mois après la plantation. Tout le travail se fait à la main sans l'aide d'aucune machine ni bête de somme. Un labeur éreintant pour un faible rendement. Les gerbes de riz sont entreposées dans le grenier sous le toit de la hutte où elles séchent lentement. On n'enlève la balle du riz qu'au fur et à mesure de sa consommation.



YASMINA, UN ACCUEIL CHALEUREUX.

Jasmina vit séparée de son mari avec ses trois enfants. Sa maison domine la vallée. Idéal pour offrir paysages, gîte et couvert aux touristes et aux randonneurs de passage auxquels des voisins viennent proposer des massages traditionnels. Yasmina vend aussi des objets d'artisanat que des habitants du village ont fabriqués. De quoi trouver un peu d'argent pour payer l'école des enfants.



À PIED.

Aucune route ne mène à Batad. Pour rejoindre le village, il faut une heure de marche dans la forêt, depuis le col de montagne où s'arrêtent les motos et les minibus. Toutes les marchandises sont transportées à bout de bras, sur le dos et la tête.



EXODE RURAL.

Dan est le cousin de Yasmina. Il vit en ville, à Banaue, à trois quarts d'heure de moto et une heure de marche de Batad. Son job : piloter les touristes. Les jeunes ne veulent plus travailler dans les rizières. Un tiers des terrasses sont déjà à l'abandon, envahies par les broussailles. Sans solution à long terme, ce patrimoine mondial de l'humanité disparaîtra. Avec la culture du peuple Ifugao... et les touristes.

GRÉGOIRE POLET

« *J'aime la ville où la vie ne s'arrête jamais* »



Amoureux de l'Espagne où il a vécu près de dix ans, le romancier Grégoire Polet, 37 ans, capte avec bonheur l'air du temps et la vie foisonnante de personnes où se mêlent bonheur, drame et surprise.

— Vos romans se passent dans des villes comme Paris, Madrid, Barcelone. Vous aimez cet environnement urbain ?

— J'ai vécu ma jeunesse dans un village du Brabant wallon et été à l'école à Louvain-la-Neuve. Je ne me sentais pas enfermé mais j'ai eu le besoin d'aller vivre dans une grande ville, là où, selon moi, les choses sérieuses commencent. Ce qui m'a frappé quand je suis arrivé à Paris puis à Madrid : le mouvement, incessant. Cela a d'ailleurs donné le titre de mon roman *Madrid ne dort pas*. Dans ces grandes villes, il y a toujours quelqu'un d'actif. J'étais frappé par ces commerces ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je suis attiré par ce monde où la vie ne s'arrête jamais, par ce petit « cosmos ». Voilà pourquoi je voulais y vivre de manière prolongée.

— Ces grandes villes sont fascinantes, mais n'engendrent-elles pas une envie de recul ?

— Mon ami de jeunesse Jean-François Dauven, écrivain lui aussi, m'a un peu initié à l'urbanité en m'emmenant à Bruxelles pour sortir la nuit, aller aux concerts, au cinéma, dans les cafés. Il pouvait passer la nuit à dormir sur un banc. Il m'a appris à ne pas avoir peur de la grande ville. Je n'ai donc pas de sentiment de recul. L'objet de mes premiers livres est au contraire de capter cette vie urbaine. J'avais un regard neuf. J'étais épaté par tout.

— Paris est le cadre du livre *Leurs vies éclatantes*. Quelle impression laisse cette ville ?

— Je pense que l'on rencontre d'abord son côté mythique. On connaît Paris avant d'y aller. On y découvre des choses dont on avait déjà entendu parler. Pour moi, c'était surtout la ville de la littérature et des écrivains alors que je rêvais de devenir écrivain et d'être publié. Je ne connaissais personne dans ce monde littéraire. L'ambiance de la ville m'a servi de lieu de fréquentation.

— Dans *Leurs Vies éclatantes*, vous suivez le parcours d'une vingtaine de personnes. Imaginaires... ?

— Je n'essaye pas de faire le portrait de personnes réelles. Je m'inspire de personnes rencontrées et ajoute une part d'imagination pour en faire des personnages de romans.

— Vous avez vécu longuement en Espagne...

— J'ai un réel coup de cœur pour ce pays, sa langue, sa culture. Il suffit que j'y pense pour être heureux. Je suis resté une année à Madrid, mais qui m'a paru une éternité. Une éternité heureuse parce que, au contraire de Paris que je connaissais avant d'y vivre, tout était à découvrir sans aucun a priori. Ce qui permet d'être dans un état d'esprit intéressant. En outre, un de mes enfants y est né.

— Puis ce fut Barcelone

— Après être revenus un temps à Bruxelles, nous nous sommes rendu compte, ma femme et moi, que nous avions encore envie de vivre à l'étranger, d'être littéralement dépaysés. Mon métier d'écrivain le permet et ma femme peut

« Je n'écris pas pour raconter des histoires mais pour essayer de comprendre le monde. »

travailler à distance grâce à internet. On a pensé un temps à une grande ville d'Asie mais c'était moins compliqué de vivre dans une autre grande ville d'Europe et nous avons choisi Barcelone.

— Vous avez besoin d'être dépaysé. Pour nourrir votre imagination de romancier ?

— Être dépaysé est une bonne expérience. Émilie et moi avons besoin de sortir des rails. Pour être libre, il fallait quitter mon pays et me mettre dans une position d'étranger, de découverte. Du coup, l'idée d'identité nationale n'évoque plus rien pour moi.

— Mais vous êtes revenu vivre en Belgique et à Bruxelles depuis quelques mois. Qu'est-ce qui vous a marqué à votre retour ?

— J'ai été surpris, et déçu, de constater la résurgence de manifestation de l'identité belge ici et là, bien plus que dix ans auparavant. On utilise beaucoup maintenant la référence au mot belge, à la « marque » belge. J'ai constaté par exemple que le petit sucre qui accompagne mon café est dans un emballage noir, jaune, rouge. Dans les médias, à la radio, en télévision, on insiste sur le caractère belge de tel ou tel artiste ou sportif. On m'a demandé des textes pour une revue qui insiste sur le fait qu'il s'agit d'une revue spécifiquement belge. Tout cela me paraît trop insistant. Je n'en vois pas tellement l'intérêt. L'autre chose qui me frappe à Bruxelles, en bien cette fois, par rapport aux villes

précédentes où j'ai vécu, est la présence importante des arbres. C'est magnifique ! Bruxelles me paraissait autrefois une ville plus petite que les autres. Maintenant, j'apprécie sa dimension. Il y fait bon vivre. Plus fondamentalement, j'ai été touché par un extrait du dernier livre Prix Goncourt 2015, *Boussole* de Mathias Enard. Il écrit : « Je crois comprendre ce que mon maître voulait dire quand il m'a demandé de partir. Le monde a besoin de mixité et de diaspora. L'Europe n'est plus mon continent. Je peux donc y retourner. » Tel est aussi mon sentiment. La Belgique n'est plus mon seul pays. Je peux donc y retourner. À un moment de ma vie, je voulais habiter où que ce soit, pour être habité, être présent librement, ne plus dépendre négativement de l'environnement habituel.

— Dans vos romans, vous décrivez les parcours d'une série de personnes qui se croisent ou se rencontrent.

Les rencontres sont importantes dans une vie...

— Elles peuvent être effectivement décisives, mais dans mes romans, j'essaye plutôt de montrer l'espace, l'air qui circule entre les personnages. J'essaye de capter l'esprit du monde à un endroit, à une époque particulière comme par exemple à Barcelone entre 2008 et 2012 où la crise se faisait particulièrement sentir. Je m'intéresse moins aux destins individuels qu'au fait d'être ensemble à vivre quelque chose de commun et de singulier pour chacun.

— Votre père, Jean-Claude Polet, était professeur de littérature à l'UCL. Il a collaboré à la publication en douze volumes du *Patri-moine littéraire européen*. Vous avez donc baigné dans un univers livresque. Cela a-t-il joué un rôle dans le choix de devenir écrivain ?

— Mon père a été peu interventionniste. Étant paresseux, je lisais plutôt des BD et je picorais au hasard, de temps en temps, parmi ses très nombreux livres. Un jour, vers l'âge de quatorze ans, il m'a conseillé de lire *Les souffrances du jeune Werther*, de Goethe, et ce fut un choc. Je me suis dit qu'il n'y avait rien de mieux que d'avoir été capable d'écrire un tel livre.

— Une expérience fondatrice...

— Oui. Une autre fois, en classe de poésie, ne sachant quoi choisir comme poème à connaître par cœur et à réciter, mon

père m'a suggéré le poème de Nerval *El Desdichado* : « *Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé, le prince d'Aquitaine à la tour abolie...* », et cela a été décisif dans mon amour d'une certaine littérature. Le jour de mes dix-sept ans, il m'a récité spontanément *Roman* de Rimbaud : « *On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans... et qu'il y a des tilleuls verts sur la promenade.* » Cela m'avait frappé et a laissé des traces. Pour autant, il n'a pas voulu m'influencer de manière volontariste.

– À la sortie de rhétorique, que vouliez-vous faire ?

– J'avais envie d'être écrivain, mais j'hésitais entre des études de droit ou les romanes, quoique ces dernières me rebutaient. Je n'aime pas cette idée de passer son temps à disséquer, faire des commentaires savants sur ce qui est souvent intime dans l'écriture des autres. Mais le hasard a fait qu'à cette époque je lisais *L'Éloge de la folie* d'Erasmus. J'ai été vraiment impressionné du fait qu'on pouvait à la fois être savant de manière critique et en même temps un vrai créateur, un vrai artiste. Ce fut un moment de bonheur intense et j'ai alors décidé de faire les études de philologie romane. Tout en sachant que si je devenais écrivain, je risquais de vivre difficilement sur le plan financier. Un oncle m'a d'ailleurs dit que je faisais fausse route...

– Malgré ces mises en garde, vous êtes quand même devenu écrivain. Il s'agit là d'un choix de vie, d'une manière d'être au monde...

– La littérature est un chemin. Je n'écris pas pour raconter des histoires mais pour essayer de comprendre le monde, l'approcher par un moyen heuristique. Voilà pourquoi j'aime Proust dans *À la recherche du temps perdu*. Il ne sait pas ce qu'il cherche. Il sait qu'en écrivant, il recherche. Peut-être que, un jour, j'arrêterai d'écrire. Ma recherche va peut-être aboutir à ce que j'éprouve le besoin d'un autre moyen de recherche. Mais aujourd'hui, le bonheur de rechercher compense l'inconfort de la situation d'écrivain.

– Trouver la manière de dire est peut-être aussi un bonheur... Le romancier ne dit-il pas souvent mieux le réel que le journaliste ?

– Absolument. Le journaliste décrit des faits mais c'est en partie une récréation.

Le travail du romancier est une création imaginaire mais à partir du réel.

– Vous êtes né en 1978. Vous aviez donc vingt ans en 1998. Que ressentiez-vous alors par rapport à des gens qui ont eu vingt ans en 1968 et ont vécu cette période dite de libération et de rejet d'une certaine autorité ?

– Je pense que nous avons été des enfants gâtés et avec une forme de nostalgie par rapport à des gens qui, en 1968, avaient une cause à défendre. J'ai l'impression que nous n'avions rien de majeur à revendiquer. À cette époque, j'étais frappé par le fait que nous vivions en paix en Europe. J'écrivais dans mes carnets : « *Nous avons une sorte de responsabilité et devons utiliser la paix pour la rendre intéressante. Sinon, ce serait l'ennui et la guerre possible parce que l'homme déteste l'ennui. Si la paix n'est pas intéressante, on risque de vouloir l'évacuer...* »

« On ne parvient pas à rendre la paix suffisamment passionnante. »

– Et à quelle sorte de contribution rêviez-vous ?

– Je me disais qu'il faut célébrer la paix, un cadeau qu'on a reçu, et mettre en évidence les sources de joie. C'est pour cela que *Madrid ne dort pas* est un livre assez festif. J'ai été un Européen joyeux en prenant conscience de cette paix que nous avons, alors que nos prédécesseurs avaient connu la guerre. Je pensais qu'il fallait en faire quelque chose de bien mais que ce n'était pas évident. Maintenant, je pense qu'il existe des gens qui se réjouissent des attentats et de ce risque d'une guerre qui approche. On ne parvient pas à rendre la paix suffisamment passionnante. Il y a heureusement beaucoup de gens de bonne volonté, comme Mathias Enard qui a reçu le prix Goncourt et qui plaide pour le rapprochement de l'Orient et de l'Occident. Il est facile de voir les choses à faire mais il est plus difficile de mener la paix que la guerre. Les hommes politiques le savent. Dès qu'ils durcissent leurs discours, ils gagnent des votes. Nos médias nous ont abreuvés, saturés avec ces histoires d'attentats comme si c'était la seule réalité.

– Vous êtes inquiet pour l'avenir de vos enfants ? Vous avez l'impression qu'on va dans le mur...

– Vu comme les choses vont, oui, on peut avoir cette impression, mais l'homme change plus facilement dans l'urgence. Je reste optimiste et espère qu'on aura suffisamment de gens de bonne volonté pour éviter le pire. Je pense qu'on a besoin d'un leadership, de gens qui parlent à tout le monde avec générosité, sans calcul électoral, de figures en qui on se reconnaît et qui inspirent confiance. On a besoin de voix qui réveillent la bonne volonté. On va dans le mur si, à un moment ou l'autre, on n'a pas des gens comme cela.

– Vous avez été éduqué dans un milieu familial chrétien...

– Mais j'ai pris mes distances avec la religion catholique vers quinze-seize ans, au moment où je lisais *Les souffrances du jeune Werther* de Goethe. J'ai alors pris mon destin spirituel en main. Paradoxalement, j'ai considéré la question spirituelle comme sérieuse quand j'ai arrêté d'aller

à la messe. Depuis, cela reste quelque chose de très important pour moi. Mais aussi de très personnel, privé, intime. Qui n'a rien à voir avec le fait d'être ou de ne pas en être de telle ou telle chapelle ou Église. Les manifestations extérieures identitaires sont pour moi déplacées. Si vous me demandez si je crois en Dieu, je peux vous répondre : « *oui, évidemment* ». Mais si, à l'inverse, vous me demandez si je suis athée, je vous réponds la même chose. Je parviens tout à fait à concevoir les deux en même temps. Ma recherche se passe de façon libre, hors contrainte, surtout dans l'émotion profonde de la beauté ou de l'écriture. Il est évident qu'on n'a pas envie d'être un négateur de l'invisible. On sent qu'il existe quelque chose de tellement profond dans l'humanité que si l'on veut le nommer Dieu, pourquoi pas. Il faut avoir fait le chemin de Nietzsche et se débarrasser de tout ce qui instrumentalise la religion. Alors, on peut regarder ces choses de manière pacifiée.

Propos recueillis par Gérald HAYOIS

PÈRE, GRAND-PÈRE ET... PRÊTRE !

La deuxième vie de Jacques Delva

À un âge où les prêtres prennent leur retraite, Jacques Delva a prononcé ses vœux. Depuis son ordination en juin 2015, c'est une nouvelle vie qui a commencé pour ce veuf.

A Celles (Hainaut), dans la cure où il vit depuis quelques mois, l'abbé Jacques Delva a passé son samedi à mettre de l'ordre et à nettoyer. Sa fille est venue l'aider une partie de la journée. « Elle a aussi apporté une machine à laver le linge car elle habite à Comines et c'est trop loin pour reprendre mon linge », dit-il. À l'évocation de Comines-Warneton, on sent alors une pointe de nostalgie dans sa voix. C'est là qu'il a habité pendant des années avec sa femme Françoise. Ensemble, ils ont eu cinq enfants. L'amour et la foi les ont unis longtemps. Membres de « Mariage Rencontre » et d'un groupe de prière, ils iront encore plus loin dans leur engagement en rejoignant une communauté dans laquelle ils s'occuperont d'une structure d'accueil pour femmes en difficulté.

À L'ÉCOUTE DE L'AUTRE

Jacques, le seul homme de la communauté, accueille alors souvent les confidences des personnes de la maison. Après une rencontre avec le Vicaire Général, celui-ci lui propose de devenir animateur pastoral et plus tard, à la demande du doyen, il entame un cheminement de quatre ans pour devenir diacre. En 2007, la famille quitte la maison d'accueil pour rejoindre la cure de Warneton, l'Oasis. Mais sa femme tombe gravement malade. Elle décède cinq ans plus tard, en 2012. Jacques se retrouve alors seul à soixante et un ans. Il a plusieurs projets en tête : devenir diacre au séminaire, s'occuper d'une maison d'accueil ou devenir prêtre. Il demande à rencontrer le vicaire



À 64 ANS.

Il a la conviction qu'il est appelé par Dieu.

épiscopal pour lui expliquer qu'il se sent appelé à devenir prêtre, ce que confirme son accompagnateur spirituel. L'évêque accepte sa demande. Il va alors se former au séminaire de Lille tout en continuant à rendre des services dans le doyenné de Tournai. Les études ne sont pas faciles mais ce qu'il apprécie le plus, ce sont les sessions sur l'accompagnement spirituel, la catéchèse... Cette formation lui a donné « une ouverture et une vue d'ensemble » et surtout lui a permis d'approfondir son point fort : l'écoute et l'accom-

panement spirituel. Il est ordonné à la cathédrale de Tournai le 28 juin 2015 et est envoyé comme vicaire dans le secteur du Val de l'Escaut.

LA JOIE DE CÉLÉBRER L'EUCARISTIE

Depuis qu'il est prêtre, sa plus grande joie est de célébrer l'eucharistie. Recevoir ce ministère au nom de Dieu, c'est vraiment rendre Dieu présent mais cela exige « d'avoir une vie digne », précise-t-il. Son charisme est de savoir écouter les gens qui se confient facilement à lui. Pour Jacques, il est important pour des hommes et des femmes de pouvoir dire leurs souffrances car parler est un acte libérateur. Maintenant, il peut pardonner au nom de Dieu. Un plus que le sacerdoce lui a apporté, qui lui permet de témoigner de sa présence vivante auprès des hommes. Par contre, il y a des aspects de cette nouvelle fonction qui sont plus difficiles, comme célébrer une messe avec des enfants (bien qu'il ait sept petits-enfants !), ou rédiger une homélie... Vivre dans une nouvelle région, seul dans une grande maison alors qu'il a toujours vécu en communauté, ou loin de ses enfants, est parfois une épreuve. À 64 ans, au moment où il pourrait partir à la pension, il se pose parfois des questions. Mais ce qui l'aide à surmonter ces difficultés, c'est, d'une part, l'amour que sa femme lui a donné pendant leurs quarante et une années de mariage et, d'autre part, la conviction qu'il est appelé par Dieu et qu'il accomplit sa volonté.

Cathy VERDONCK

DÉCÈS D'HOCINE AÏT AHMED

Un politique d'une rare cohérence

Vient de s'éteindre un homme pour qui la politique n'a jamais été recherche de pouvoir, d'honneur ou d'argent mais quête de démocratie. Rares sont les politiciens ayant démontré tout au long de leur vie une telle cohérence.

Le 23 décembre, au moment où la presse internationale se concentrait sur les récents attentats terroristes, s'éteignait à Lausanne, à l'âge de 89 ans, Hocine Aït Ahmed. Il était le dernier membre encore en vie des neuf « fils de la Toussaint », ayant déclenché la guerre de libération de l'Algérie. Né en Kabylie en 1926, d'une famille maraboutique noble, il s'engageait dès l'âge de seize ans dans la lutte pour l'indépendance de son pays, au sein du PPA, dont il devint rapidement l'un des plus jeunes dirigeants. C'était un visionnaire qui envisageait un avenir de liberté et de démocratie pour le peuple algérien. C'est pour quoi il a contesté, dès l'indépendance, l'instauration d'un parti unique et l'autoritarisme des militaires qui contrôlent l'Algérie, d'une façon ou d'une autre, jusqu'à aujourd'hui.

Refusant de camper dans une attitude de pure contestation, il a saisi toutes les occasions pour aider son peuple dans la voie d'une totale liberté et d'une authentique démocratie. Élu à l'Assemblée Nationale Constituante en 1962, il en démissionne lorsqu'elle est l'objet d'un « coup d'État constitutionnel ». Arrêté en octobre 1964 par la Sécurité militaire de Boumediène, qui est opposé à toute influence démocratique, il est condamné à mort, puis gracié.

APPEL À LA DÉMOCRATIE

À l'occasion du *Printemps berbère* (1980), il joue avec le FFS (qu'il a fondé) un rôle modérateur d'encadrement politique des militants, afin d'empêcher l'irruption de

la violence. Le 16 décembre 1985, il lance avec Ahmed Ben Bella, depuis Londres, un appel au peuple algérien pour l'instauration de la démocratie et le respect des droits de l'homme. Ces deux anciens du FLN font de la restitution au peuple algérien de son droit à l'autodétermination la pierre angulaire d'une « alternative démocratique ».

Avec le report du premier tour des élections législatives de 1991, Aït Ahmed met en garde contre le danger de voir les armes prendre le pas sur les urnes. Son parti organise, le 2 janvier 1992, la plus grande manifestation que la capitale ait connue depuis l'indépendance, avec pour credo « Ni État policier, ni République intégriste ». En juin de la même année, une semaine avant l'assassinat de Mohamed Boudiaf, il propose une conférence nationale destinée à promouvoir une sortie de crise sur le modèle sud-africain. Mais le climat de terreur et le verrouillage total de la vie publique s'aggravant, il préfère s'exiler pour continuer à mener son combat de l'extérieur. En 1993, contrairement à de nombreuses personnalités, y compris des personnalités religieuses de très haut niveau, il se refuse à voir dans l'arrêt du processus électoral et dans la prise du pouvoir par les militaires le salut de l'Algérie.

COMME LES MOINES DE TIBHIRINE

En cela, les moines de Tibhirine ont beaucoup en commun avec Aït Ahmed. Comme lui, ils se sont abstenus de prendre position en faveur du coup d'État et de ses commanditaires.

Malgré tous les appels à quitter l'Algérie, ils y sont restés. Par solidarité avec le petit peuple, pour affirmer, comme le disait Christian de Chergé, « le droit à la différence », à un moment où, de part et d'autre, on voulait obliger tout le monde à prendre parti. Soit pour le pouvoir militaire, soit pour des groupes armés d'origine ambiguë. Cela a valu un nouvel exil à Aït Ahmed; aux moines, cela a coûté la vie. Il n'est guère possible de trouver, à notre époque, un homme politique d'une si grande intégrité et surtout d'une telle cohérence avec ses principes, tout au long d'une longue vie entièrement consacrée à la libération de son peuple. Dans le témoignage à la mémoire d'Aït Ahmed qu'elle signait dans *Libération* du 29 décembre, la journaliste José Garçon citait avec justesse la phrase de l'écrivain Kamel Daoud : « *Un long rêve de liberté et de démocratie n'est plus.* »



Armand VEILLEUX,
Père abbé de l'abbaye de Scourmont
(Chimay)

LES RISQUES DU TÉMOIGNAGE, LE POIDS DU SILENCE

Ne plus subir

La table n'est pas toujours synonyme de convivialité et de partage. C'est au cours d'un banquet que le roi Hérode ordonne de tuer le prophète Jean-Baptiste. Entre sensualité et horreur, cette scène, qui a beaucoup inspiré les artistes, nous interroge sur notre capacité à réagir face à la violence.

Un banquet de notables, un roi qui a épousé la femme de son frère, un prophète qui a dénoncé la situation et s'est fait emprisonner, une jeune femme aux charmes offerts qui danse, instrument de la vengeance de sa mère. Et puis, en arrière-plan, les invités, masse silencieuse qui, par sa passivité, facilite la violence voire, parfois, s'en réjouit. Tous les ingrédients du drame sont réunis.

DE L'AUTRUCHE...

Celui qui se nourrissait de manière extrêmement frugale, et n'avait pour tout bagage que la Parole tranchante d'un Évangile à annoncer, meurt décapité au cours d'un banquet dont l'abondance n'a d'égal que la violence, sa tête présentée sur un plat devenu symbole de l'horreur partagée.

La Parole dont il était porteur en est-elle par là même coupée ? C'est bien ce qu'espèrent ses opposants. Mais hier comme aujourd'hui, ce n'est pas en tuant un homme qu'on tue ses idées. Décapiter Jean-Baptiste, crucifier Jésus n'ont arrêté ni la Parole, ni l'espérance dont elle était – et continue d'être – porteuse.

Jean-Baptiste annonçait la venue de Jésus-Christ, sa mort préfigure celle de Jésus. Elle nous interroge sur les risques, le courage et la responsabilité du témoignage. Elle nous enjoint à la solidarité, en particulier, en ce moment bien sûr, avec les chrétiens du Moyen-Orient mais aussi avec toutes les victimes de la violence quelle que soit leur religion, afin que nous ne soyons pas comme ces

spectateurs passifs d'un banquet dénature.

Ne rien voir, ne rien entendre, ne rien dire... Cette « politique de l'autruche », à quel prix se paie-t-elle ? Celui d'innocentes vies sacrifiées ? Certainement. Celui aussi, dans le contexte plus calme de nos démocraties, de la difficulté à affirmer ses convictions, et parfois sa différence, face à l'opinion contraire d'une majorité.

... AU CAMÉLÉON

Le roi Hérode ne serait-il pas un adepte de la « politique du caméléon » ? Hérode est un homme qui veut tout. Il veut être puissant et admiré, ce qui le pousse à faire des promesses inconsidérées. Il veut contenter une épouse qui aspire à la vengeance contre Jean-Baptiste, et protéger ce prophète curieux qui le rend très perplexe mais qu'il prend plaisir à écouter. Et pour le protéger tout en l'écoutant, il l'a emprisonné ! Hérode s'est déjà mis dans une situation aussi complexe que ses sentiments. C'est un homme tiraillé entre ses différents désirs et loyautés, incapable de les hiérarchiser et donc d'affirmer ce qu'il veut vraiment. Mais, qui trop embrasse, mal étreint...

Hérode ne parvient pas à faire un choix entre ses convictions personnelles, sa volonté de satisfaire aux exigences de son épouse et ce que les convives du banquet attendent de lui. Il n'a pas la force d'affronter une opinion qui lui est contraire. Il louvoie et finit, par faiblesse, par ordonner lâchement une exécution sans la vouloir vraiment.

Cette figure d'Hérode est d'une étonnante actualité en ce début d'année 2016 : un homme qui cherche à tuer une Parole porteuse de vie et d'avenir en tuant un être humain, mais n'y arrive pas ; un homme qui cherche à prouver sa grandeur en satisfaisant les désirs de tous, mais ne parvient qu'à se perdre lui-même en bridant ses convictions.

Tentons de rester suffisamment ouverts au travail de l'Évangile en nous, afin d'y puiser la force d'affirmation et de résistance, de bienveillance et de créativité dont nos prochains et notre monde ont besoin. Comme l'écrit l'historien Patrick Boucheron : « *L'Histoire doit faire droit aux futurs non advenus.* »



Laurence FLACHON,
Pasteure de l'Église protestante
de Bruxelles-Musée (Chapelle royale)

« *N'est-ce pas là le fils de Joseph?* »
(Luc 4,22)

Aujourd'hui !



ÉLIE ET LA VEUVE DE SAREPTA.
Bernardo Strozzi - XVII^e siècle.

C'est la joie, à Nazareth, et la synagogue est en fête, décorée, peut-être, d'étendards et de banderoles en l'honneur de l'enfant du pays : « Bienvenue Jésus ! », « Bon retour chez toi ! », « Vive le héros de Capharnaüm ! ».

Le sacristain lui tend le rouleau et il déroule, Jésus, il déroule, jusqu'au passage du Livre d'Isaïe où il est

question de « renvoyer les opprimés en liberté » (Is 58,6). « *Formidable ! Comme il lit bien ! Et quelle conviction ! On sent que le texte l'habite* ». Mais ce n'est qu'un début car voici l'homélie. Et il y va, droit devant : « *Aujourd'hui !* » Oui, c'est maintenant que ça se passe. C'est aujourd'hui que « *s'accomplit ce passage de l'Écriture que vous venez d'entendre* ». Ils sont bouche bée, les villageois, muets d'admiration. Le gamin du charpentier ! Le fils de Joseph ! « *Mais où a-t-il appris tout ça ?* » Comme ils sont fiers. Et quelle chance pour la communauté : un jeune ! Enfin une relève. À l'heure de la crise des vocations et au moment où tant d'églises doivent fermer, la petite synagogue de Nazareth a encore un avenir. Aujourd'hui !

PRENDRE PAROLE

Mais lui ne veut pas rentrer à la maison. Il ne veut pas reprendre l'atelier de son père. Il ne veut pas succéder au vieux rabbin et s'enfermer dans le pré carré de la tradition. Pas question de rejoindre le port des

habitudes et d'enfermer l'héritage dans la répétition. Il veut élargir, agrandir le lieu où il a grandi et leur faire comprendre que l'Écriture n'est pas derrière mais devant, pas que d'hier mais d'aujourd'hui.

Du coup, il prend parole, parce que la parole est à prendre. L'humble parole qui donne plaisir à marcher dirait Sullivan. Cette parole qui dit va, *exi*, sors. Sors de ton clan. Sors de ton étroitesse et n'aie pas peur de perdre ton identité. Car la parole fera de toi un suspect, un étranger, un nomade. Il prend parole, comme plus tard il prendra le pain, et il la brise devant eux pour qu'ils en vivent, aujourd'hui.

Jusque-là, ils peuvent encore tenter d'accepter son commentaire décoiffant et voir comment réintégrer au mieux leur jeune rabbin un peu trop « progressiste ». Il se calmera, c'est sûr, et découvrira au contact des anciens tout l'intérêt de la stabilité. La vie concrète se chargera de raboter ses élans un peu trop fougueux. Pour l'heure c'est déjà si bon d'assurer la continuité. Alors, qu'il poursuive et qu'il en dise un peu plus sur son « Aujourd'hui ».

Ils n'ont encore rien entendu. Car ne voilà-t-il pas qu'il évoque une païenne du pays de Sidon et un général syrien. Des étrangers ! Pire : une veuve et un lépreux. Il est fou ! Il sait bien, pourtant, ce brillant jeune homme, que la veuve et le lépreux n'ont aucune existence sociale, et qu'ils doivent être tenus à l'écart. Ils sont hors-la-loi. Et lui les

accueille en pleine synagogue ! Rendre honneur à ces marginaux, ces exclus, ces excommuniés, non, c'est trop. Dehors, le fils de Joseph !

VOIR LARGE, REGARDER LOIN

Quelle bouleversante actualité à l'heure où, Aujourd'hui, tant de pays, de groupes, de communautés, se replient dans la synagogue identitaire de l'étroitesse.

Aujourd'hui, s'accomplit pourtant ce passage de l'Écriture.

Aujourd'hui, toute terre est sainte, tout peuple est élu.

Aujourd'hui, le pape François invite à rejoindre les périphéries, comme au temps d'Élie ou comme à l'époque d'Élisée. Il décentre son Église, il la désisole, il l'encourage à voir large et à regarder loin. Et si jamais des adversaires repliés sur leur synagogue curiale deviennent furieux et le pousse hors de la ville, il passera au milieu d'eux en allant son chemin.

COMME UN PIED DE NEZ À LA MORT

Ô vieillesse ennemie ?

Jean-Luc Piraux n'a peur de rien, ou presque...

Dans son dernier spectacle *Six pieds sur terre*, il attaque, à coups de rires, tout ce qui l'a longtemps angoissé : la vieillesse, la maladie et la mort.

Le public se presse aux spectacles de Jean-Luc Piraux et il a raison, car il a l'assurance de passer un excellent moment. Et pourtant les sujets qu'il aborde n'ont rien de drôle a priori. Mais l'auteur et interprète a ce don d'écrire avec un « nez rouge », avec cette dérision et cette tendresse que l'on ne retrouve que chez les meilleurs clowns. Lui-même en a fait l'expérience : plus on parle et plus on ose rire de la vieillesse et de la mort, moins on en a peur.

Aujourd'hui, l'artiste est heureux d'avoir son âge et ce seul-en-scène lui apporte une nouvelle souplesse d'esprit et de corps également, parce que c'est la peur qui fige et qui raidit.

DEVANCER L'ADIEU

Pour écrire ce spectacle, il est allé dans des maisons de retraite et de soins palliatifs. Les directeurs lui ont fait confiance. Il en ramène des récits étonnants, savoureux, tragi-comiques et poétiques. « *Je n'ai pas pu tout raconter, le public penserait que j'exagère* », dit-il en riant. Sur le ton de la confiance, dans une proximité étonnante avec le public, Jean-Luc Piraux passe en revue tous les sujets difficiles, de la maladie d'Alzheimer à la mort, en passant par l'euthanasie. « *Je ne veux pas porter de jugement sur le sujet, je veux juste que les gens se posent des questions. Personnellement, j'ai entendu de beaux récits où des gens ont pu, en toute sérénité, faire leurs adieux. Mais tout cela se décide au cas par cas.* »

UN REGARD DÉCALÉ

Son humour ne va pas sans poésie, sans ce regard décalé qui lui vient peut-être de sa dys-



© Avignon2015

DIRE « JET'AIME ».
Avant qu'il ne soit trop tard.

lexie. Il aime regarder la réalité un peu de travers, en oblique. Et le public rit beaucoup. « *Il y a des moments de rire unanime, de rire "défoulatoire", et puis beaucoup d'autres moments où le rire s'égrène parce que l'un ou l'autre spectateur se reconnaît*, poursuit-il. *Depuis trois spectacles, je travaille l'esquisse dans l'écriture et le jeu pour devenir comme une toile de cinéma sur laquelle chaque spectateur peut projeter son propre vécu.* » Et ça marche, il suffit d'écouter les commentaires à la sortie d'une représentation. Chacun parle de soi ou de son vécu, comme si le tabou était levé.

Alors, parce que ça fait du bien d'en parler et d'en rire ou d'en sourire, il faut courir voir ce spectacle. Et savourer chaque jour, tant qu'on est sur terre, avant de passer six pieds en dessous.

Jean BAUWIN

Six pieds sur terre, de et avec Jean-Luc Piraux. Le 5/02 au Foyer culturel de Sprimont. Le 3/03 au Château Burbant à Ath. Du 8 au 19/03 au Théâtre du Blocry, à Louvain-la-Neuve. Du 25 au 30/04 et du 10 au 14/05 au Théâtre de Namur. Le 20/05 à la maison communale de Waterloo. Tous les autres lieux et dates disponibles sur www.jeanlucpiraux.be

CALENDRIER



À BATTICE, conférence :

Don Bosco, un éducateur actuel qui croit en la jeunesse, avec Jean-Marie Petitclerc, salésien de Don Bosco et éducateur spécialisé, le 29 février à 20h à la salle Saint-Vincent, rue du Centre, 30.

☎ 0477.34.54.31

À BRUXELLES, spectacle :

Rêve d'anges heureux, avec Paolo Doss, du 4 au 14 février, au Théâtre Le Fou Rire, rue des Deux Gares 124b, 1070 Anderlecht.

☎ 0483.59.92.29 ✉ info@fourire.be

À BRUXELLES, conférence :

Audace et transformation, avec Jean-Pierre Clamadieu, PDG de Solvay, et Bertrand Piccard, initiateur et pilote du Solar Impulse, le 18 février à 20h30 au Square Brussels. Entrée piétonnière : rue Mont-des-Arts à Bruxelles. Entrée parking (Albertine) : rue des Sols.

☎ 02.543.70.99 ✉ gcc@grandesconferences.be



À DINANT, conférence :

Du Synode d'octobre 2015 à nos vies : quels défis pour quelles familles ? avec Dominique Jacquemin, professeur de théologie morale à l'UCL, le 18 février à 20h à l'église de Leffe (Dinant).

☎ 0477.31.12.51, 081.22.68.88 et 082.22.62.84

À FARNIÈRES (GRAND-HALLEUX), week-end

Ephata (réservé au plus de 17 ans) : Ouvre-toi grandement, largement, du 12 au 14 février au Centre Orban de Xivry, 4 Farnières, 6698 Grand Halleux (Vielsalm).

☎ 080.559.020 ✉ Jeanfrancois.meurs@farnieres.be

À FAUVILLERS, récollection :

Année bissextile ou l'occasion d'un jour en plus pour faire miséricorde, organisé du 26 au 28 février par la Communauté Les Frères, Vennelle Saint-Antoine à Warnach, 52.

☎ 063.60.12.13 ✉ les.frenes@skynet.be



À LIÈGE, conférence :

Peut-on trouver des preuves scientifiques à l'existence de Dieu ? avec Jean-Claude Lorquet, membre de l'Académie internationale des sciences moléculaires quantiques, le 10 mars à l'église du Sart-Tilman, Rue du Sart-Tilman, 341.

☎ 04.367.49.67 ✉ info@ndpc.be
www.ndpc.be



À lire, à voir, à écouter, à visiter...

LE DERNIER LANNERS : UN PREMIER

Le nouveau long-métrage du réalisateur belge Bouli Lanners, qui sort fin de ce mois, est presque un western évangélique, et ce dès son titre. En effet, il mise en définitive sur le « bon fond » de la nature humaine. Quand bien même il apparaît d'abord comme un film noir, se déroulant dans une atmosphère de fin du monde pas fort éloignée de celle que les événements forcent à vivre pour l'instant.

Tourné en plein hiver au fond de la Beauce, dans une plaine infinie balayée par le vent, il raconte l'odyssée de Cochise (Albert Dupontel) et Gilou (Bouli Lanners), deux inséparables chasseurs de prime à la recherche d'un téléphone volé au contenu sensible. Mais voilà que, dans une petite ville perdue où tout le monde échoue, leur chemin croise celui d'Esther (Suzanne Clément) et Willy (David Murgia), un couple en cavale. Avec qui tout va changer.

Les Premiers et les Derniers est inspiré par l'expérience du réalisateur. Celle de sa cousine, autiste, que l'on retrouve dans le couple Esther et Willy. Celle des déficiences cardiaques de Gilou, semblables à celles rencontrées par l'auteur. Comme le dit un des acteurs : « J'étais mort et je suis revenu à la vie. » Si son œuvre est un hommage à l'homme, Bouli Lanners ne cache pas que, même si ce n'est pas un film religieux, elle a aussi été inspirée par sa foi et par le personnage de Jésus. Ce qui explique pourquoi, aux côtés d'autres acteurs et de Max von Sydow, on y retrouve aussi le remarquable Michael Lonsdale. (F.A.)

Les Premiers et les Derniers, sortie en salles en Belgique le 24 février, notamment après projection au Festival de Berlin.



KULAKOWSKI, DE LA POLOGNE À L'EUROPE

Polonais aux origines bourgeoises, réfugié politique et docteur en droit de l'Université catholique de Louvain, Jan Kulakowski (1930-2011) a été un des secrétaires de la Confédération européenne des syndicats. Il est issu du syndicalisme chrétien pour lequel il travailla aussi au niveau mondial. Dans ce témoignage recueilli par le professeur Leszek Jesien, le lecteur découvrira la personnalité et les engagements de cet acteur de l'histoire de l'Europe ainsi que les figures qui l'ont particulièrement marqué. Telles le chanoine Jacques Leclerc et Gust Vanistendael, syndicaliste et auditeur laïc au concile Vatican II. Mais aussi son compatriote Tadeusz Mazowiecki qui l'a rapproché à la fois de la Pologne et du catholicisme ouvert à la Emmanuel Mounier, fondateur du mouvement personnaliste. De 1990 à 1996, Kulakowski avait été ambassadeur de Pologne auprès des instances européennes et, de 2004 à 2009, négociateur principal pour l'adhésion à l'Union européenne.

La présentation détaillée du parcours de Kulakowski apporte aussi des éclairages intéressants sur l'histoire européenne et mondiale du XX^e siècle et du début du XXI^e. Notamment à propos de l'évolution des syndicats et de l'Union européenne. Tout en réfutant l'expression « Polonais catholique », ce neveu d'un directeur d'une usine Solvay où travailla le futur Jean-Paul II, est resté fidèle au christianisme et a refusé les positions extrêmes. (J.Bd)

Jan KULAKOWSKI, *Rencontre à Bagatela - Entretien avec Leszek Jesien*, Mons, Couleur Livres, 2015. Prix : 19 € -10% = 17,10 €.



EMPLOI, UN VIEIL OUTIL OBSOLÈTE ?

Qu'est-ce que le travail ? Une construction sociale imposée aux hommes et aux femmes en vue de leur donner un statut ? Un revenu ? Ou tout autre chose ? Cet ouvrage développe une réflexion sur l'emploi à tout prix en envisageant deux axes : le revenu de citoyenneté et un État qui régulerait réellement le marché. Le but étant que les travailleurs obtiennent un vrai pouvoir de décision sur leur destin. Vaste programme et outil de réflexion riche en visions originales pour des futurs qui chantent. (B.H.)

Sous la direction de Véronique QUINET, *En finir avec l'emploi. Pour la Cité du travail vivant*, Mons, Éditions Couleur livres, 2015. Prix : 14 € -10% = 12,60 €.



CONTES POUR VIVRE DEBOUT

Les éditions Jouvence viennent de lancer une nouvelle collection, *Contes Bien-Être*, avec deux ouvrages destinés aux adultes. Ces histoires, dont certaines font partie du patrimoine de la sagesse universelle, sont autant d'occasions de méditer sur le sens de la vie, le bonheur, et de renouer avec son être profond. Dans le premier, la chute et la morale sont à gratter, à découvrir après avoir soi-même donné du sens à l'histoire. Pour le second, un coloriage déstressant aidera à faire descendre en soi les leçons de sagesse. (J.Ba)

Malek A. BOUKERCHI, *Contes à gratter pour découvrir la richesse de la vie*, Saint-Julien-en-Genevois, Éditions Jouvence, 2015. Prix : 7,90 € -10% = 7,11 €.

Françoise DORN, *Le conte à colorier qui rend heureux*, Saint-Julien-en-Genevois, Éditions Jouvence, 2015. Prix : 7,90 € -10% = 7,11 €.



L'ODYSSÉE D'ORVAL

La chose frappe tous les visiteurs du lieu : il n'y a pas une mais deux abbayes d'Orval. La première est constituée de ruines historiques remontant à sa fondation comme fille de Cîteaux, au Moyen Âge, puis à son réaménagement à la période Renaissance. La seconde est totalement contemporaine dans son architecture et son organisation. En effet, abandonnée à la révolution française, Orval a connu une véritable « reconstruction », de 1926 à 1948. Comment cela a-t-il été possible. Quelles en ont été les grandes étapes ? Comment cela a-t-il été vécu, année par année ? C'est ce que conte ce très bel ouvrage au format allongé, abondamment illustré de photographies d'époque. De quoi comprendre en remontant dans un passé pourtant pas très éloigné... (F.A.)

Danièle HENRY et Éric HANCE, *Orval, histoire de la reconstruction de l'abbaye*, Neufchâteau, Weyrich, 2015. Prix : 29,90 € -10% = 26,91 €.

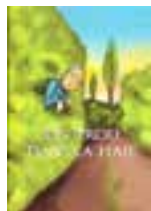


L'ÉVANGILE SELON JEAN-MARIE

Jean-Marie Rogier, prêtre belge, a toujours eu la curiosité de passer la tête par les « trous de la haie ». Les gens qu'il a rencontrés ainsi au bord du chemin l'amènent à penser que le cœur du message chrétien n'est pas enfermé dans une morale ou une doctrine, mais est réponse libre et joyeuse à l'appel de Jésus qui se trouve

aussi « de l'autre côté de la haie ». Ce livre n'est pas la biographie d'un prêtre au cheminement atypique, mais une sorte d'évangile actuel selon son auteur, dont les premières et dernières paroles seraient « Viens et suis moi ». (C.B.)

Jean-Marie ROGIER, *Un trou dans la haie*, chez l'auteur (jeanmarie.rogier@gmail.com) et à la librairie CDD-NAMUR.





SACRÉS SARCOPHAGES

On pense avoir tout dit sur les rites funéraires égyptiens ? Erreur. Les nouvelles découvertes scientifiques abordent sous un angle inattendu ces pratiques entourant les morts dont les habitants de la vallée du Nil étaient si fiers. C'est donc de manière passionnante que cette exposition du Musée du Cinquantenaire entraîne à la découverte du rapport des Égyptiens à la mort, de la préhistoire à l'ère de l'occupation romaine.

Et ce à l'aide de pièces extraites des 15 000 antiquités égyptiennes des collections du musée, dont de nombreuses jamais exposées à ce jour. La scénographie mène le visiteur dans douze salles symbolisant chacune une des douze heures de la nuit pendant lesquelles le soleil effectue son trajet vers sa résurrection quotidienne. Chaque salle est aménagée autour d'une pièce phare. Ainsi, dans la première, les visiteurs sont accueillis dans la pénombre par un groupe de quatre pleureuses en terre cuite. L'immersion dans l'atmosphère des funérailles égyptiennes est déjà complète...

De plus, au cœur de l'expo, des spécialistes du laboratoire de restauration de l'Institut européen d'Ischia (Italie) travaillent en permanence, et sous les yeux du public, à la restauration de dix sarcophages et planches de momies appartenant au musée et provenant de la Deuxième Cachette de Deir el-Bahari. (F.A.)

Sarcophagi, Sous les étoiles de Nouf, jusqu'au 20 avril au Musée du Cinquantenaire de Bruxelles, Parc du Cinquantenaire 10, ma-ve 10-17h, sa-di 10-18h. <http://www.kmkg-mrah.be> ☎ 02.741.72.11

CALENDRIER



À LIÈGE, Grandes conférences

: La parole est à la défense, avec Éric Dupond-Moretti, avocat pénaliste, le 4 février à la salle de l'Europe du Palais des Congrès (Esplanade de l'Europe).

☎ 04.221.93.74 📧 nadia.delhaye@gclg.be www.grandesconferences-liegeoises.be

À LIÈGE, conférence-témoignage

: De l'obscurité du béton au Royaume des Cieux. Après le meurtre, revivre, le 23 février à 20h en l'église saint François de Sales, rue Jacob Makoy 34a.

☎ 04.252.64.18 📧 sfslaveu@gmail.com et rudy.hainaux@gmail.com



À MALÈVES-SAINTE-MARIE, les samedis du Prieuré

, avec Alexis Jenni, écrivain, le 27 février 2016 de 9h à 14h au Prieuré, rue du Prieuré, 37.

☎ 010.88.83.58 📧 prieure@uclouvain.be

À MALONNE, conférence organisée par le R'Atelier

: Ce que la Bible dit de la famille. Ancien Testament, avec Jean-Claude Brau, bibliste, le 2 mars à 20h à la Haute Ecole Henalux, département de Malonne, rue du Fond 123, auditoire CR2.

☎ 081.45.02.99 (en journée) et 081.44.41.61 (en soirée)

À NAMUR, conférence

: Le visage, univers visible et invisible, avec Benoît Lengele, premier chirurgien à réaliser une greffe de visage, le 16 février à 20h à l'Université de Namur, amphithéâtre Pedro Arrupe - Sentier Thomas à Namur (entrée par la rue Grandgagnage).

☎ 081.72.50.35 et 081.72.42.59

À OTTIGNIES, conférence

: Entrée en Carême : Venez au jour, avec Sœur Marie-Paule Somville, le 13 février à 16h30 au Monastère Saint-André, Allée de Clerlande, 1.

☎ 010.42.18.36 📧 lesateliers@clerlande.com

À SPA, week-end

: Est-ce possible que Dieu – Amour et Vérité – soit Miséricorde face au mal, à l'injustice ?, avec l'abbé Philippe Degand, du 19 au 21 février au Foyer de Charité, avenue de Clermont, 7, Nivezé.

☎ 087.79.30.90 📧 foyerspa@gmx.net

UN DIALOGUE URGENT

De ce livre-rencontre entre le romancier Alexis Jenni (*L'Art français de la Guerre*) et Benjamin Stora (*Transfert d'une mémoire*) naît un échange riche et passionnant qui éclaire l'imaginaire colonial français. Celui-ci se relie très naturellement aux événements chocs de janvier et novembre 2015 de Paris et permet de comprendre les racines du « mal » qui déferle sur l'actualité et les défis auxquels fait face la France d'aujourd'hui. Face aux multiples crises identitaires, voici de quoi inviter

à lutter contre ces mémoires violentes et à établir un dialogue entre les hommes de toutes croyances. (B.H.)

Benjamin STORA, Alexis JENNY, *Les mémoires dangereuses*, suivi d'une nouvelle édition de *Transfert d'une mémoire*, Paris, Albin Michel, 2015. Prix : 20,20 € - 10% = 18,18 €.

VERSAILLES DES ORIGINES

À l'occasion du tricentenaire de la mort de Louis XIV, l'historien Nicolas Jacquet ressuscite Versailles, un palais tel que l'avait rêvé le Roi-Soleil. Parce que la vie du roi était une représentation permanente, et son palais le théâtre de mille intrigues, l'auteur divise son livre en trois actes jusqu'au dénouement d'une monarchie absolue et figée. Ce livre, superbement illustré de photos et de peintures, plonge le lecteur dans l'intimité de leurs artistes de l'époque. Et parce que Versailles fut un chantier permanent, il est captivant de découvrir le projet originel, disparu et inattendu. (J.Ba)

Nicolas JACQUET, *Et Louis XIV rêva Versailles*, Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2015. Prix : 39,40 € - 10% = 35,96 €.

DEUX BELGES OU RIEN

Après un triomphe estival à Avignon, *Loin de Linden* revient à Bruxelles et en tournée en Wallonie. Veronika Mabardi signe une pièce drôle et touchante où le metteur en scène convoque sur les planches ses deux grands-mères, qui ne se sont vues qu'une seule fois, à l'occasion du mariage de leurs enfants. L'une est une paysanne flamande et l'autre une Bruxelloise snobinarde.

Chacune raconte son histoire, en alternance, évoque ses souvenirs heureux ou malheureux, et dresse le portrait d'une société belge écartelée. Véronique Dumont et Valérie Bauchau font un numéro d'actrices exceptionnel qui vaudrait à lui seul le détour, mais comme le texte est sensible et fort, le spectacle est à voir sans détour. (J.Ba)

Loin de Linden de Veronika Mabardi, du 2 au 17/02 au Rideau de Bruxelles, rue Goffart 7a à 1050 Bruxelles. www.rideaudebruxelles.be

Du 1^{er} au 6/03 au Manège, rue des Passages, 1 à 7000 Mons. www.lerideau.com Toutes les dates de la tournée sur theatreatis.blogspot.be

LA CONFIANCE VIOLÉE

Avec *Histoire de la violence*, Édouard Louis poursuit l'exploration de la barbarie homophobe qu'il avait commencée dans son premier roman coup-de-poing : *En finir avec Eddy Bellegueule*.

Alors qu'il rentre chez lui, Édouard se fait accoster par Réda, un jeune homme qui le suit et qu'il finit par inviter jusque dans son lit. Si la nuit commence par des moments de tendresse partagée, elle se termine dans la violence d'un braquage et d'un viol. Comme fasciné par son bourreau, Édouard répétera sans cesse le récit des événements : à la police, à ses amis et à sa sœur. Les différentes narrations imbriquées retardent sans cesse le dénouement annoncé et donnent au récit une variété de styles que l'auteur maîtrise parfaitement. (J.Ba)

Édouard LOUIS, *Histoire de la violence*, Paris, Seuil, 2016. Prix : 18 € - 10% = 16,20 €.



QUESTION DE VIE

Où est
la vérité ?

Pour son treizième roman, Ian McEwan s'immerge dans le monde judiciaire des affaires familiales pour servir un dilemme éthique autour de l'intérêt de l'enfant, du libre-arbitre et de la religion. Passionnant et émouvant.



Adam souffre d'une leucémie. La direction de l'hôpital demande d'urgence l'autorisation de la Cour de pouvoir lui administrer un traitement jugé approprié par le corps médical et qui comporte une transfusion sanguine. Témoin de Jéhovah, comme ses parents, le jeune homme refuse de toutes ses forces ce traitement qui lui sauverait sans doute la vie.

Il est âgé de dix-sept ans et neuf mois. S'il était né trois mois plus tôt, son droit fondamental à décider par lui-même des modalités de sa santé aurait été respecté sans discussion.

Cependant, un cas faisant jurisprudence autorise la justice anglaise à accorder aux décisions d'un jeune de plus de seize ans, la même valeur qu'à celles d'un adulte. Vaut-on se baser sur ce cas ?

La question est alors de savoir, pour Fiona, la juge en charge de cette affaire, si le jeune homme n'agit pas uniquement sous l'influence de la secte au sein de laquelle il a grandi. Comprend-il sa situation médicale. Mesure-t-il la gravité de ce qu'il devra affronter au cas où la requête de l'hôpital serait rejetée : de grandes souffrances précédant une mort atroce. Fiona décide de le rencontrer personnellement.

DES VIES QUI BASCULENT

Au cours de la visite qu'elle lui rend à l'hôpital, la magistrate est frappée par l'intelligence et la maturité d'Adam. Mais aussi par son obstination à respecter les Écritures telles que sa religion les comprend. Une interprétation particulière de trois malheureux passages de la Bible fait problème. « *Est-ce que cela ferait plaisir à Dieu de vous savoir aveugle, débile ou en dialyse pour le restant de vos jours ?* », demande la magistrate au jeune homme. Derrière la question médicale, se cache une interrogation juridique et morale. En quoi consiste, dans ce cas précis, l'intérêt de l'enfant, que la juge doit défendre ? Quelle liberté laisser à celui dont l'interprétation de la religion empêche la vie ? Quelle image de Dieu certaines formes de croyances véhiculent-elles ? Toutes ces questions, mais surtout d'autres qui touchent notamment à l'attachement et à la sensibilité, Ian McEwan les soulève avec une grande finesse psychologique. Entre la juge et le jeune homme se tissera un lien particulier qui va secouer les deux protagonistes dans leurs certitudes. Certaines rencontres font basculer des vies. Au fil des pages de ce court et passionnant roman, le lecteur est amené, comme a dû le faire la juge, à affiner son regard et à accepter que parfois, il n'y a que des questions et pas de réponse. Mais quelque chose qui a à voir avec le sens de la vie s'éclaire.

DES LIVRES MOINS CHERS À L'appel

Commandez les livres que nous présentons avec 10% de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : **Commandez un livre à L'appel**

Attention : nous ne pouvons fournir que les ouvrages mentionnés « **Prix -10%** ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

- €
- €
- €

Total de la commande + frais de port : €

Nom : Prénom :

Rue : N° :

Code Postal : Localité :

Tél. : E-mail :

Date : Signature :

Chantal BERHIN

Ian McEWAN, *L'intérêt de l'enfant*, Paris, Gallimard, 2015. Prix : 18,08 € -10% = 16,27 €.

HUMBLE ET PATIENT TRAVAIL

Je tiens particulièrement à mettre en évidence la relecture de l'actualité par *L'appel* et le travail commun réalisé pour saisir ce qui dans l'actualité peut être à la fois invitation au recul critique et attention portée aux germes de renouveau.

Je souhaite que l'année 2016 permette à l'équipe de mettre toujours plus en évidence à travers différents continents la manière dont des femmes et des hommes relèvent des défis vers une société plus juste aux plans local et international, que soit indiquée la manière dont l'Évangile aujourd'hui encore inspire des personnes et des groupes de différentes générations pour « qu'amour et vérité se rencontrent, justice et paix s'embrassent ». Que ce travail humble et patient soit mis en évidence et que puissent s'ouvrir des espaces de débat comme il en existe dans d'autres revues, comme par exemple les amis de *La Vie* en France.

Joseph PIRSON
Justice et Paix et CIRTES UCL

CALENDRIER



À VERVIERS, conférence : *Être chrétien en Turquie*, avec le Père Jésuite Jean-Marc Balhan, responsable de la communauté catholique d'Ankara, le 4 février à 20h au Centre Maximilien Kolbe, rue du Prince, 12.

☎ 087.33.84.22 et 087.22.87.87 ✉ secretariat@centremaximilienkolbe.be
🌐 www.centremaximilienkolbe.be

À WAVREUMONT, journée de spiritualité ouverte à tous : *Développement personnel et spiritualité évangélique*, avec une équipe en lien avec le monastère, le 27 février de 9h15 à 16h30 au monastère Saint-Remacle, Wavreumont, 9 à 4970 Stavelot.



☎ 0472.39.00.45 ✉ evangile.vie@evechedeliege.be

À WEGNEZ CROIX-ROUGE (Pepinster), Fête de Notre-Dame de Lourdes : diverses activités sont prévues (Messe, vénération et souper), le 6 février de 17h à 22h à l'église Notre-Dame de Lourdes, rue des Déportés, 13.

☎ 087.33.42.71 et 0496.55.01.04
✉ marc.lemaire12@yahoo.com



À WÉPION, journée : *Éduquer nos ados : vers une autorité qui libère*, avec Jean-Michel Longneaux, philosophe et Bernard Peeters, jésuite, le 27 février de 9h30 à 17h au Centre spirituel La Pairelle 25, rue Marcel Lecomte.

☎ 0474.45.24.46 ✉ centre.spirituel@lapairelle

L'appel

Magazine mensuel indépendant

Éditeur responsable

Paul FRANCK

Rédacteur en chef

Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint

Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction

Pierre GRANIER

Équipe de rédaction

Jean BAUWIN, Chantal BERHIN, Jacques BRIARD, Paul de THEUX, Annelise DETOURNAY, José GERARD, Gérald HAYOIS, Guillaume LOHEST, Gabriel RINGLET, Godelieve RULMONT-UGEUX, Thierry TILQUIN, Christian VAN ROMPAEY, Cathy VERDONCK

Comité d'accompagnement

Bernadette WIAME, Véronique HERMAN, Jean-Yves QUELLEC, Gabriel RINGLET

Ont collaboré à ce numéro

Laurence FLACHON et Armand VEILLEUX

Photocomposition et impression

UNJEP PRINTING GROUP, Alleur (Liège)

Administration

Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat

Abonnement - Comptabilité

Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège

☎ +32 04.341.10.04

Compte n° 001-2037217-02 -

IBAN : BE32-0012-0372-1702 - Bic : GEBABEBB

✉ secretariat@magazine-appel.be

🌐 <http://www.magazine-appel.be/>

Publicité

MEDIAI, rue du Prieuré 32, 1360 Malèves-Sainte-Marie, ☎ 010.88.94.48 - 📠 010.88.93.18



Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Abonnement individuel : 23,50 €. Autres types d'abonnements : voir site internet ou sur demande.

Les titres et les chapeaux des articles sont de la rédaction.

Offre découverte

(Talon à renvoyer à l'adresse ci-dessous ou le recopier et l'envoyer à : secretariat@magazine-appel.be)

Madame/Monsieur désire recevoir un exemplaire gratuit du magazine L'appel

Rue : Numéro.....
Code Postal Ville.....
Adresse e-mail..... Tél.....

Offre Abonnement

ABONNEZ-VOUS AU MAGAZINE L'APPEL

Abonnement annuel (10 N°/an) : 25 €

A verser au compte : BE32-0012-0372-1702

BIC : GEBABEBB

Communication : nouvel abonnement

L'appel : Magazine chrétien de l'événement

Adresse : 45, rue du Beau-Mur - 4030 Liège

Tél/Fax : 04.341.10.04

Mail : secretariat@magazine-appel.be

Site web : www.magazine-appel.be

Soit 2,5 € par mois seulement

L'appel, une équipe :

Rédacteur en chef Frédéric ANTOINE **Rédacteur en chef adjoint** Stephan GRAWEZ **Président du Conseil** Paul FRANCK

Secrétaire de rédaction Pierre GRANIER **Marketing - Promotion - Secrétariat** Bernard HOEDT



Découvrez L'appel

Le magazine chrétien de l'événement

Chaque mois, comprendre les événements marquants et leur donner sens



L'appel, un magazine qui respire, relie et encourage

www.magazine-appel.be

Les Dossiers des Nouvelles Feuilles Familiales

... pour mieux vivre les relations...

vient de paraître!



Nos enfants sont-ils heureux ?

Quand nous devenons parents, nous élevons nos enfants vers l'âge adulte et espérons pour eux une belle vie. Mais une fois que nos enfants sont adultes, sommes-nous encore parents ? Sommes-nous encore responsables de leur bonheur et de leur bien-être lorsque nos enfants ont quitté le cocon familial ? Quelle place tenir auprès d'eux lorsqu'ils se sont éloignés ?

Sans doute pas moins, mais sans doute différemment que dans le passé, la vie adulte est complexe. Le marché de l'emploi est rude. Les couples et les familles se composent, se décomposent, se recomposent. Se lancer dans la vie adulte peut sembler être une épreuve aux yeux des enfants et de leurs parents. Pourtant, parfois plus tardivement, la transition vers l'âge adulte se produit. Les parents comme les enfants reconstruisent alors leur relation sur de nouvelles bases.

Cette étude pose un regard sur les interrogations des parents dont les enfants sont devenus adultes et autonomes. Comment ces parents perçoivent l'entrée dans la vie adulte de leurs enfants ? Quelle posture tiennent-ils une fois ce cap franchi ? Elle espère enfin ouvrir le débat en famille et dégager des pistes pour que les relations entre les parents et leurs enfants désormais adultes puissent être harmonieuses et contribuer au bonheur de chacun.

*Vous souhaitez l'obtenir ? Un coup de fil, un fax, un mail avec vos coordonnées postales et nous vous l'envoyons.
Payement après réception (10 euros + port)*

Les éditions Feuilles Familiales

(Couples et Familles, asbl)

Catalogue et renseignements sur demande

Rue du Fond, 127 – 5020 Malonne

Tél. : 081/45.02.99 – Fax 081/45.05.98 – E-mail info@couplesfamilles.be

www.couplesfamilles.be